

POUR ECHANGE

UNIVERSITÉ LAVAL
Publications de l'Institut de géographie

CAHIERS DE GÉOGRAPHIE

6

CONDITIONS ET GENRES DE VIE
AU
LABRADOR SEPTENTRIONAL

par

Pierre BIAYS

agrégé de géographie

QUÉBEC
LES PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL
1955

Parus dans la même collection :

Pierre Biays, *Un village terreneuvien : Cap-Saint-Georges.* Cahier n° 1.

Louis-Edm. Hamelin, *La géographie « difficile ».* Cahier n° 2.

R. F. Hubert, é. c., *Étude comparative des températures des Cantons de l'est, de Québec et de Montréal.* Cahier n° 4.

Raoul Blanchard, *Les traits géographiques d'ensemble de la province de Québec.* Cahier n° 4.

Pierre Deffontaines, *Le rang, type de peuplement rural du Canada français.* Cahier n° 5.

L'Institut de géographie publie également une série de NOTES DE GÉOGRAPHIE.

Fernand Grenier et Louis-Edm. Hamelin assument la direction des CAHIERS et des NOTES DE GÉOGRAPHIE.



Les CAHIERS et les NOTES DE GÉOGRAPHIE

sont en vente aux

PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL,

Québec, Canada.

UNIVERSITÉ LAVAL
Publications de l'Institut de géographie

CAHIERS DE GÉOGRAPHIE

6

CONDITIONS ET GENRES DE VIE
AU
LABRADOR SEPTENTRIONAL

par

Pierre BIAYS
agrégé de géographie

112
113
L 535

UNIVERSITÉ LAVAL
BIBLIOTHÈQUE



QUÉBEC
LES PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL
1955

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Department of Geography

CONDITIONS OF PUBLICATION

CONDITIONS ET CRÉDITS DE VUE

OU

TABLEAU SCIENTIFIQUE

Paris 1942

E
78
L3
BS2



BIBLIOTHÈQUE
DE LA FACULTÉ DE GÉOGRAPHIE

B.C.R.
41114

CONDITIONS ET GENRES DE VIE AU LABRADOR SEPTENTRIONAL

Le gros ouvrage de Tanner¹ sur la partie continentale de la province de Terre-Neuve reste encore la « Bible du Labrador » ; l'auteur des notes qui suivent le suppose donc connu du lecteur et le mentionne ici une fois pour toutes.

Il est cependant possible d'apporter quelques retouches et précisions aux faits et jugements rapportés par Tanner, car les problèmes posés par les genres de vie des Esquimaux sont d'une brûlante actualité. En effet, la pénétration de la technique et les progrès accélérés du peuplement blanc dans les régions arctiques d'Amérique du nord, en mettant fin à l'isolement des indigènes, modifient le cadre de leur vie traditionnelle, et, par un contact trop brutal, menacent de détruire les bases de leur activité et leur existence même. Plusieurs auteurs ont examiné ces problèmes dont la solution présente de graves difficultés pour les gouvernants².

Les Esquimaux et métis du Labrador septentrional sont également pris dans l'engrenage. Un équilibre instable de la vie indigène s'était établi, résultant d'une adaptation difficile à un environnement austère ; l'influence de plus en plus prononcée de la technique occidentale semble se traduire par un bilan négatif ; aussi, le problème se pose de corriger les aspects néfastes de ces transformations. Tels sont les points qui méritent d'être abordés dans cet article³.

I. LES SUJÉTIONS DUES AUX CONTRAINTES DE LA NATURE

Au nord de Hopedale — district de Hopedale inclus — vivent environ 870 Esquimaux et *Settlers* (ou blancs métissés d'Esquimaux à des degrés divers) ; résidant dans les baies et les îles de la côte du Labrador, ce sont des marins par goût et par nécessité ; leurs incursions dans l'intérieur du continent ne sont qu'un élément secondaire de leur genre de vie.

Au milieu d'eux, à Davis Inlet, se trouve une enclave d'Indiens ; au nombre de 120 environ, ils constituent une exception remarquable d'Indiens chez lesquels la pêche en mer tend à devenir une activité essentielle.

1. N° 1 de la bibliographie à la fin de ce travail. La référence des études citées dans les notes infrapaginales se trouve dans cette bibliographie.

2. M. J. DUNBAR (n° 5). N. KINGO JACOBSEN og P. P. SVEISTRUP (n° 4). J. MALAURIE (n° 6). Rév. PEACOCK (n° 2).

3. L'information provient d'une enquête effectuée sur place grâce à une subvention du Conseil canadien des Recherches en Sciences sociales. L'auteur remercie M. Rockwood, directeur des Affaires du Labrador septentrional au ministère du Bien-être de la province de Terre-Neuve, pour ses renseignements et l'aide fournie en moyens de transport. Il remercie aussi les missionnaires (en particulier les Rév. Peacock, Hettasch et Grubb, de la Mission morave) et les agents des dépôts du gouvernement provincial pour leurs renseignements, leur hospitalité et leur aide multiforme. L'auteur est reconnaissant au commandant Blackwood du *M/S Mount Murray* et à l'Aviation royale du Canada, de l'avoir aidé dans ses déplacements.

Une matière plus étoffée sur ces sujets sera présentée dans une thèse en préparation.

Le paganisme esquimau connaissait un dieu, Torngak, qui régnait sur la mer et une divinité féminine, Suparguksoak, son épouse, qui dominait la terre ferme. Ce symbolisme religieux représentait, entre autres, un dualisme économique : les animaux marins d'une part, les cervidés et animaux à fourrure d'autre part.

Torngak fait sortir de la mer les aliments et matières premières nécessaires à la vie : gras, huile, chair et viscères des mammifères marins* et des poissons, peaux de phoque pour les vêtements et bottes, les tentes, les kayaks et, sous forme de lanières de cuir, les fouets, traits, lignes, etc.

Sur le domaine de Suparguksoak, la chasse au caribou et aux animaux à fourrure fournit un complément alimentaire et vestimentaire, tandis que la cueillette des baies, bourgeons, etc., procure des vivres d'origine végétale.

Ces activités de pêche et de chasse ont donné naissance à un calendrier d'occupations et de déplacements conditionné par le rythme de la nature elle-même.

A. *Le rythme de la vie et des occupations.*

Les genres de vie actuels sur la côte du Labrador septentrional résultent d'une altération des méthodes traditionnelles, altération dont la nature et la portée seront examinées plus loin ; ils n'en représentent pas moins une savante adaptation aux possibilités saisonnières de chasse et de pêche.

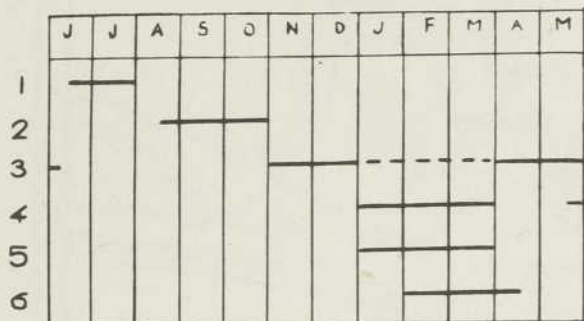
Quelques types peuvent être choisis pour illustrer l'aménagement du genre de vie en fonction du rythme des saisons. Le district de Hopedale, le plus méridional de ceux qui nous intéressent ici, a été décrit par Tanner. Son tableau doit cependant être légèrement précisé pour rendre compte d'une situation qui a existé jusqu'à ces dernières années (*figures 1 et 2*).

Le calendrier des activités se termine, et un nouveau cycle recommence, vers la fin de mai et le début de juin ; à cette époque, en effet, la terre ferme se dépouille de son manteau de neige et la glace des baies se met en mouvement ; il n'est plus possible de circuler en traîneau, mais pas encore possible de se déplacer en bateau ; avec les derniers glaçons de dérive ont disparu les phoques ; c'est donc un temps mort qui précède la période intense des pêches d'été ; on s'occupe à mettre en état filets, lignes, canots.

Déarrassée des glaces, l'eau des baies se réchauffe, et, à une date variable, au cours du mois de juin, le « branle-bas de combat » est déclenché par l'apparition soit du capelan qui précède la morue, son prédateur, soit (mais généralement un peu plus tard) de la truite de mer, poisson anadrome qui descend des lacs et rivières d'eau douce vers les baies. Une grande activité se déploie alors ; on pêche le capelan qui sert à la nourriture humaine et, enduit d'huile de baleine ou de phoque, à celle des chiens. Cependant, vers le début de juillet, c'est la pêche à la truite dans les baies qui occupe la population sans lui laisser de répit ; une partie des poissons, destinée à l'expédition, est salée, tandis, que, découpés en minces languettes, appelées *pipses*, les filets et les viscères d'autres truites sont séchés pour l'hiver. On pêche aussi un peu le saumon dans quelques baies, surtout la baie Adlatok (*figure 2*).

Avant la disparition des truites, la morue a fait son apparition aux environs des îlots de l'archipel de Hopedale ; Esquimaux et *Settlers* émigrent alors vers la

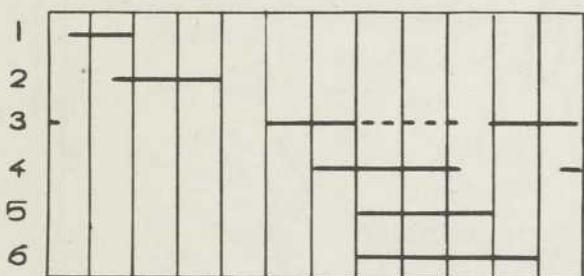
côte extérieure (Double Island, Paradise, etc.) et le débouché des grandes baies (figure 2). Cette pêche, qui dure de la mi-juillet au début de septembre, constitue la principale activité du district ; à longueur de journée les hommes pêchent, participant aussi le soir au travail des femmes qui étêtent, ouvrent, vident et empilent les morues, en faisant alterner une couche de poisson et une couche de sel. De la quantité de poissons capturée, destinée non seulement à la consommation domestique, mais surtout à la vente, dépendent les rentrées d'argent qui permettront d'acheter des vivres importés, de l'équipement neuf et



C

Figure 1. — Le calendrier des occupations de chasse et de pêche au Labrador septentrional.

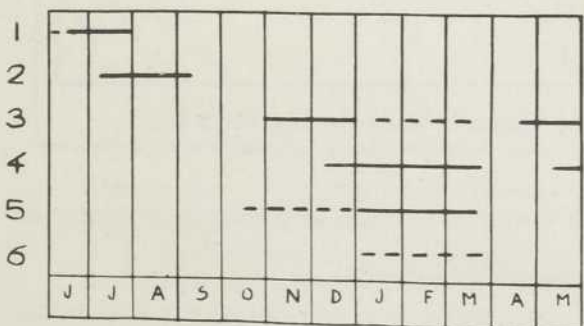
A = Hopedale ;
B = Nain ;
C = Hebron.



B

Ce tableau doit se consulter de bas en haut, « parallèlement » à l'évolution des activités du Sud au Nord. On remarquera ainsi que la période de pêche à la morue subit un retard progressif des stations méridionales à celles du Nord.

1. Pêche à la truite de mer.
2. Pêche à la morue.
3. Chasse au phoque.
4. Travail des peaux.
5. Piégeage des animaux à fourrure.
6. Chasse au caribou.



A

Le trait interrompu représente une activité éventuelle (chasse au phoque en hiver), peu importante (chasse au caribou pour le district de Hopedale) ou précoce (pêche à la truite à la tête des baies).

mille objets indispensables. Une mauvaise saison de pêche — la morue peut tarder à faire son apparition, ou ne se manifester qu'avec des effectifs réduits, le temps peut interdire les sorties en mer — signifie pauvreté, voire famine, si elle se conjugue avec une campagne déficitaire de chasse au phoque ou de piégeage des animaux à fourrure.

Septembre et octobre représentent une seconde saison morte pour les Esquimaux et *Settlers* ; les uns restent au village de Hopedale ou rentrent, surtout les *Settlers*, dans leur maison d'hiver à la tête des baies ; d'autres occupent ce temps mort à chercher du bois de feu, bois flottés ou arbres des taillis situés dans les

rentrants abrités du vent froid du Nord ou de l'Est. Parfois, si les chutes de neige sont précoces, on peut commencer à poser des pièges pour les animaux à fourrure ; on les égrène le long de « lignes de trappe », de la tête des baies vers l'intérieur, ou même dans les îles et à l'orée des baies où va bientôt commencer la capture du phoque.

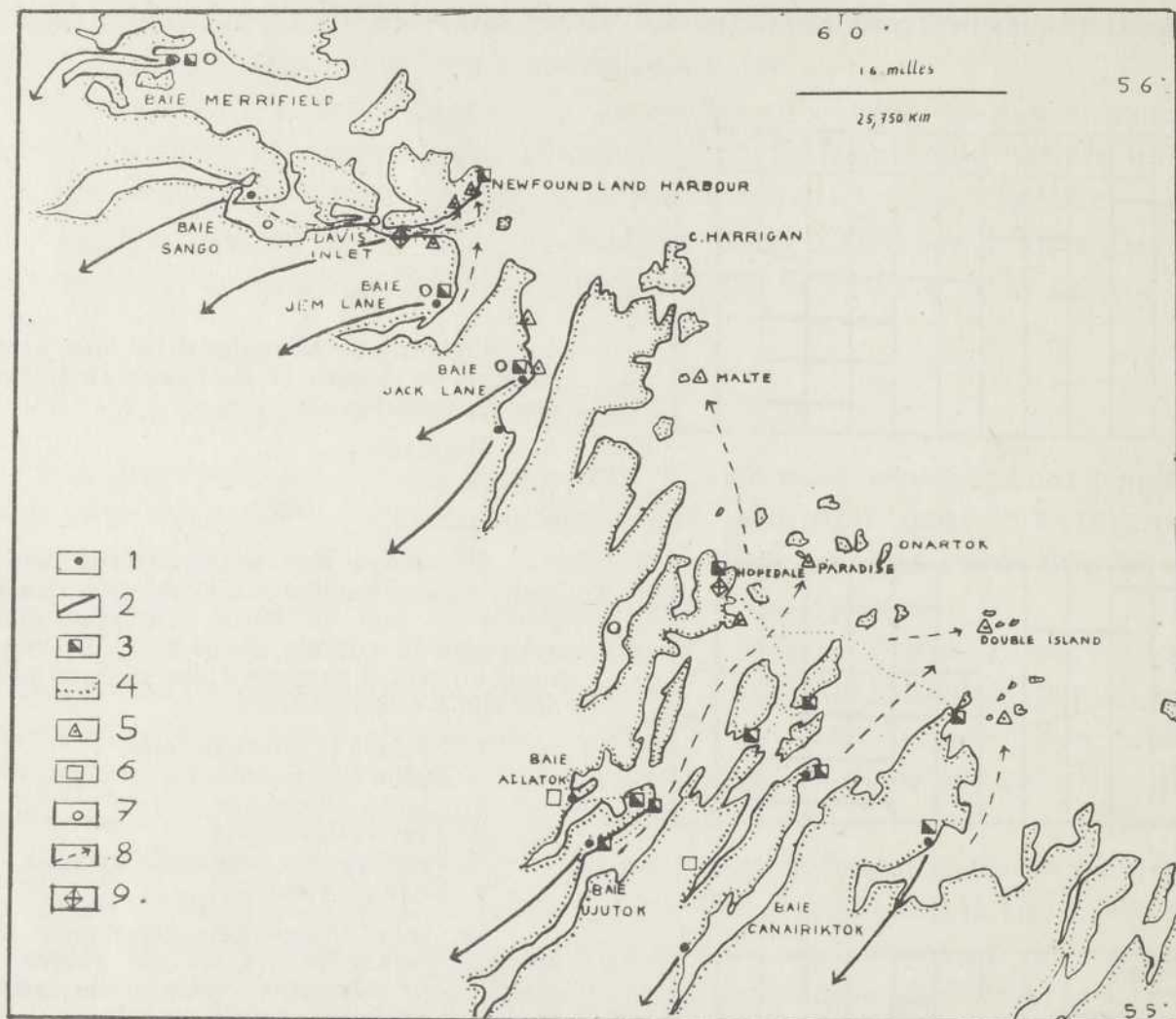


Figure 2. — Genres de vie dans les districts de Hopedale et de Davis Inlet.

1. Résidences d'hiver.
2. Migrations de chasse en hiver.
3. Capture du phoque, printemps et automne ; la chasse d'hiver, à la limite de la glace, ne peut être indiquée sur cette carte.
4. Migrations de printemps et automne pour la capture du phoque.
5. Pêche à la morue.
6. Pêche au saumon.
7. Pêche à la truite de mer.
8. Migrations de pêche à la morue.
9. Villages de mission habités toute l'année.

(Principalement d'après les renseignements des missionnaires et agents du gouvernement résidant à Hopedale et Davis Inlet).

Avec l'automne et l'hiver, la chasse aux mammifères marins et la chasse aux caribous et aux animaux à fourrure se déroulent concurremment ; certains chasseurs se livrent exclusivement à l'une des deux activités ; d'autres, les plus nombreux, les font alterner ; quelques-uns, les plus chanceux, les pratiquent simultanément disposant leurs pièges à renard au voisinage du lieu d'où ils capturent les phoques.

La chasse au phoque peut se faire en trois saisons ; automne, hiver, printemps. La chasse d'automne dure un temps variable entre le moment, variable, où, chassés des baies plus septentrionales par la glace nouvelle, les animaux émigrent vers le Sud et l'époque, variable également, qui voit geler les baies du dis-

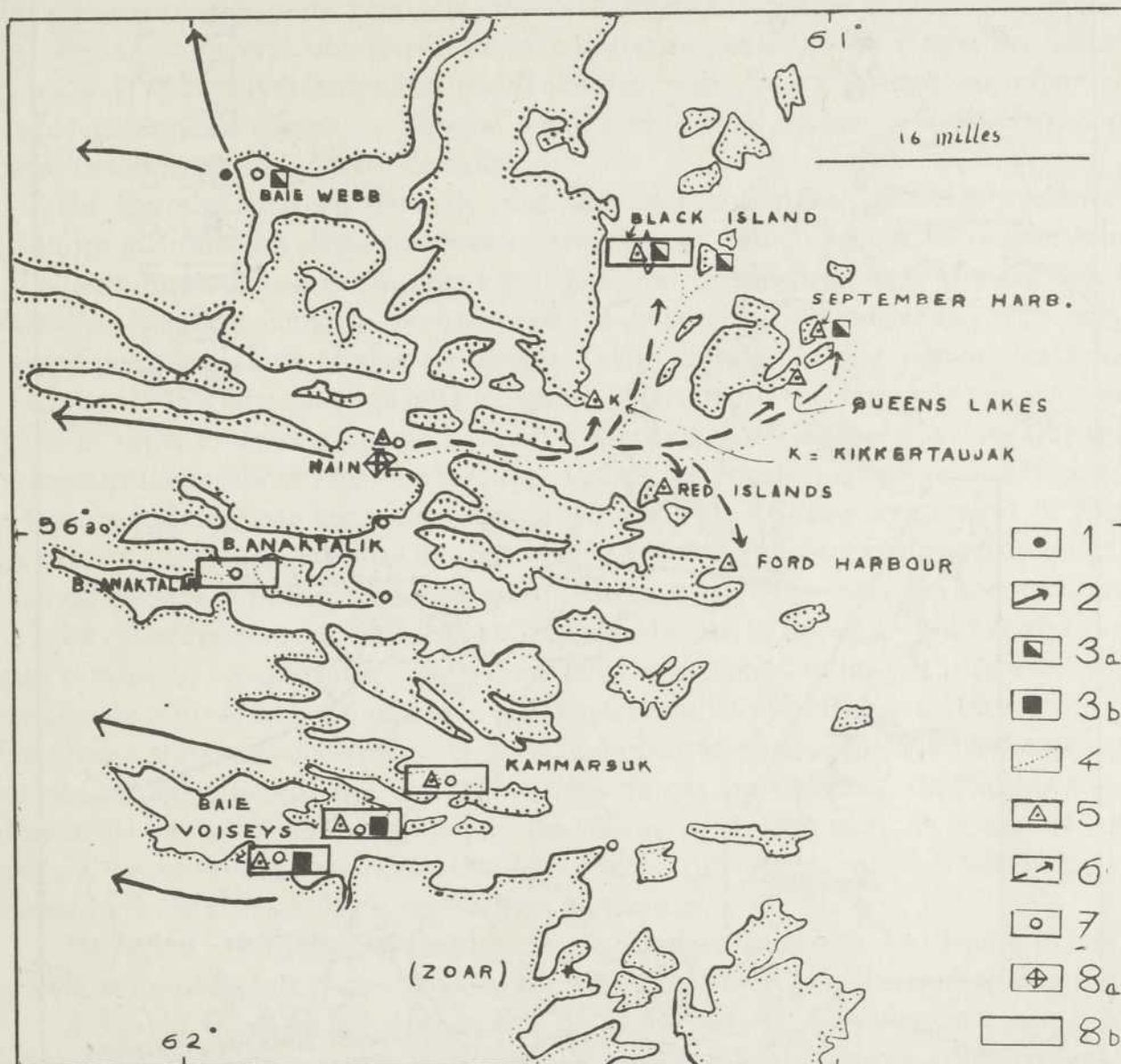


Figure 3. — Genres de vie dans le district de Nain.

1. Résidences d'hiver.
2. Migrations de chasse (piégeage et chasse au caribou).
3. Chasse au phoque ; 3a : en automne ; 3b : en automne et au printemps (les lieux de chasse en hiver ne sont pas indiqués).
4. Déplacements pour la chasse au phoque en automne.
5. Pêche à la morue.
6. Migrations de pêche à la morue.
7. Pêche à la truite de mer.
8. Habitat permanent ; 8a : village de mission ; 8b : autres emplacements d'habitat permanent, principalement petites communautés de Settlers.

(D'après les renseignements du Rév. Peacock, d'agents du gouvernement et d'informateurs divers).

trict de Hopedale, c'est-à-dire la deuxième moitié de décembre en général ; ainsi, pendant une, deux ou trois semaines les phoques sont-ils chassés à l'entrée des baies à l'aide de barques à moteur ; la prise des eaux par le gel arrête cette chasse.

La chasse d'hiver, en traîneau, lui succède ; les phoques, et parfois quelques morses, sont alors capturés au bord de la glace côtière et, pour les phoques, aux

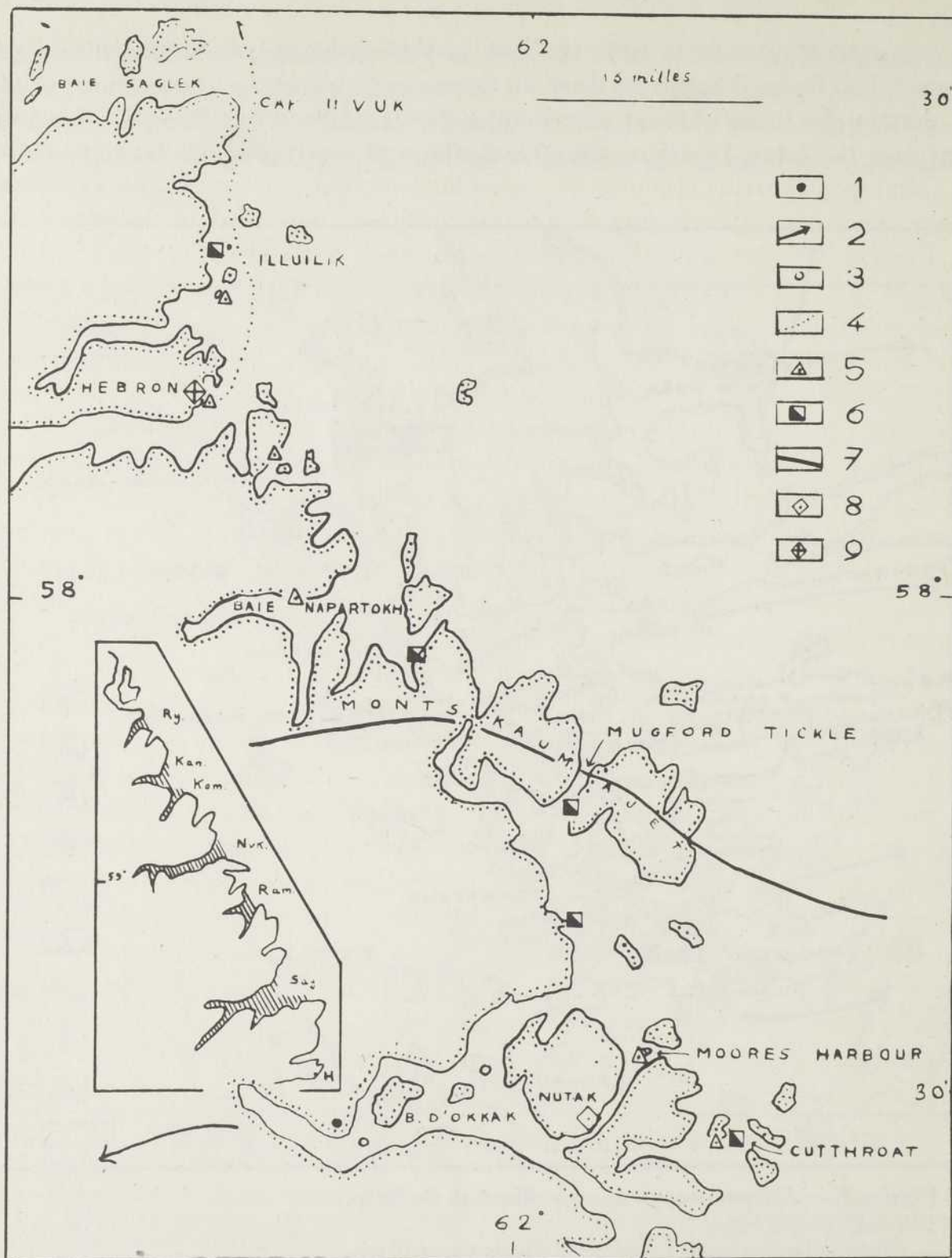


Figure 4. — Genres de vie dans les districts de Nutak et Hebron.

1. Résidences d'hiver.
2. Migrations de chasse en hiver.
3. Pêche à la truite de mer.
4. Migration vers les fjords septentrionaux pour la pêche à la truite.
5. Pêche à la morue.
6. Capture du phoque en automne et au printemps (*La chasse d'hiver n'est pas indiquée*).
7. Séparation des territoires de pêche et chasse de Nutak et de Hebron.
8. Dépôt du gouvernement sans mission.
9. Village de mission avec dépôt du gouvernement et habité en permanence par une proportion variable de la population indigène.

Carton : pêche à la truite de mer dans les fjords du Nord (H = Hebron ; Sag. = Saglek ; Ram. = Ramah ; Nvk. = Nachvak ; Kom. = Komaktorvik ; Kan. = Kangelaksiorvik ; Ry. = Baie Ryan).

(D'après les renseignements du Rév. Grubb, missionnaire à Hebron, et de M. Max Budgell, agent du gouvernement à Nutak).

N. B. La carte est probablement incomplète pour les résidences d'hiver des Esquimaux.

trous de respiration, activité interrompue ou interdite par la glace de dérive qui longe le bord de la banquise littorale.

Au lieu de cette chasse ou après elle, surtout si les conditions météorologiques y ont mis un terme prématuré, les Esquimaux et *Settlers* pratiquent le piégeage des animaux à fourrure, renards et, secondairement, visons, mais pas de castors ; ils ne s'aventurent guère à plus de quarante milles environ de leur maison d'hiver.

Pendant l'hiver, une partie de la population, surtout les vieux, les femmes et les enfants, demeure dans sa résidence des baies, ou au village, ou même aux emplacements de chasse au phoque ; elle reste oisive ou vaque à diverses occupations telles que les corvées de bois.

Au cours d'avril ou de mai, plus spécialement quand la neige commence à fondre et limite les déplacements en traîneau au tout début de la journée, alors qu'elle est encore assez dure, ayant gelé pendant la nuit, les chasseurs regagnent, s'ils l'ont jamais quittée, la banquise côtière où se déroule maintenant la troisième campagne possible de chasse au phoque, celle de printemps ; elle se pratique à la limite de la glace, sur une petite barque (doris ou platte) emportée en traîneau. Avec la rupture de la glace de baie et la « crue » des glaces de dérive, quelques chasseurs recherchent encore entre les glaçons les phoques qui, ayant échappé au massacre exécuté par les *sealers* spécialisés de Terre-Neuve, regagnent le Nord. Le départ des glaces, la visite des bateaux tant attendue après le long isolement de l'hiver, bientôt la pêche, tout cela marque la fin du cycle annuel des occupations ¹.

Le calendrier de ces activités est représenté par la figure 1^A ; on remarquera que plusieurs occupations se chevauchent, le schéma indiquant des situations moyennes qui varient d'une année à l'autre selon les conditions météorologiques. De plus, ces mêmes conditions et les disponibilités de chacun en équipement de chasse et pêche créent une grande variété de cas particuliers, de déplacements, d'ajustement perpétuel de l'agenda de travail à la situation du moment ; des raisons personnelles interviennent également : un vieux couple cherchera, par exemple, à réduire ses déplacements au minimum.

La figure 2 indique les emplacements où se pratiquent les divers types de chasse et de pêche ainsi que les principaux déplacements qu'ils conditionnent ².

À Davis Inlet, si les Blancs ont un mode de vie sensiblement parallèle à celui des *Settlers* du district de Hopedale, la présence des Indiens constitue un cas particulier. Les premiers, au nombre de 25 personnes environ, résident en hiver dans la baie Sango (ou Sanga, ou Shanga) d'où ils chassent le caribou et trappent les animaux à fourrure ; en été, comme les *Settlers* des baies voisines (baies Jem Lane et Jack Lane), ils émigrent vers « l'extérieur », vers Newfoundland Harbour exactement, où ils pêchent la morue. Ils pratiquent la chasse d'automne au phoque de là même, soit qu'ils y soient restés, soit qu'entre-temps ils soient retournés dans la baie Sango, pour y couper du bois ou placer des pièges. Au printemps, la situation se pose dans les mêmes termes que dans le district de Hopedale ; en mars-avril, ils regagnent la côte pour la chasse au phoque.

1. On peut aussi bien couper l'année au temps mort qui suit la fin des pêches d'été ; cependant la coupure adoptée se justifie par l'existence d'un problème de « soudure » alimentaire avant l'arrivée des ravitailleurs et le commencement de la pêche.

2. La figure 2 est due aux renseignements donnés par le Rév. Hettasch, de Hopedale, et les missionnaires Oblats de Davis Inlet, ainsi que par quelques habitants du district de Hopedale. Le fond des figures 2, 3 et 4 est calqué sur la carte fédérale à huit milles au pouce, complétée pour la nomenclature.

Ici aussi on pêche la truite au printemps : début juin, au dégel des rivières, dans la baie Sango, et plus tard, fin juin ou début juillet, plus en aval, près de la station de Davis Inlet ; mais on la recherche aussi en hiver ; on la capture alors au filet sous la glace, brisée au préalable. Le *rockcod* se pêche également sous la glace qui commence à se rompre dans les fonds de baie, en avril-mai.

Avec les Indiens de Davis Inlet, au passé vagabond et souvent tragique qu'il n'est pas le lieu de rappeler ici, on observe un genre de vie assez composite où la chasse au caribou garde l'importance qu'elle a dans les traditions de cette race qui chausse le mocassin et habite la tente de peau ; les courses lointaines dans l'intérieur et la neige abondante exigent la raquette ; raison de plus de traquer le caribou. En même temps, sous l'influence des missionnaires, l'Indien Montagnais de Davis Inlet doit se faire pêcheur de morue l'été afin d'assurer plus complètement sa subsistance et d'acquérir peu à peu l'indépendance économique. L'avenir dira si le succès couronne définitivement cette expérience.

La description des modes de vie à Nain, est donnée d'une façon suffisamment exhaustive par Tanner pour n'être complétée ici que par les figures 1^B et 3 et quelques illustrations (*photos 1, 2, 3, 4 et 10*).

Le rythme des occupations est assez semblable à celui de Hopedale : mêmes déplacements, mêmes temps morts ; cependant, les chasseurs esquimaux s'enfoncent plus profondément dans l'intérieur en hiver à la recherche du caribou dont on utilise la peau, la chair et les entrailles, alors que cette chasse ne joue qu'un rôle insignifiant chez les résidents du district de Hopedale. La pêche à la morue, de la fin de juillet au mois d'octobre est encore très importante ici ; les *outposts* d'Ekirasaksuk (Queens Lakes) et de Noksatok (September Harbour) ainsi que Black Island marquent en fait les derniers centres importants de pêche à la morue vers le Nord.

Les stations septentrionales, Nutak et Hebron, représentent, dans une certaine mesure, une dégradation des conditions observées plus au Sud. Les *Settlers* disparaissent pratiquement vers le 57^e parallèle ; au Nord de cette latitude, il n'y a que deux familles de métis, l'une à Nutak et l'autre à Hebron. Surtout, les problèmes se posent différemment en ce qui concerne les ressources ; les derniers bois aisément accessibles disparaissent et l'importance de ce fait est soulignée un peu plus loin. La morue apparaît plus tardivement et y séjourne souvent moins longtemps, malgré les nombreuses anomalies constatées dans les dates d'arrivée et de présence de ce poisson ; si la pêche commence au début de juillet vers le cap Harrison, la morue n'apparaît qu'à la mi-juillet à Hopedale, vers le 20 de ce mois à Newfoundland Harbour et Black Island, et au début d'août seulement à Hebron¹. À Cutthroat (*figure 4*), sur le territoire de Nutak, la pêche à la morue n'est pas négligeable ; autour de Hebron, elle n'est plus qu'insignifiante.

Quelques mots sur le district de Hebron, le plus au Nord, termineront ce tableau des activités de pêche et de chasse. La capture des phoques y est l'essentiel ; les moins métissés, les Esquimaux d'Hebron sont restés en même temps les plus fidèles aux anciens modes de vie, à la fois par tradition, par pauvreté, par

1. La morue semble arriver environ dix jours plus tôt à l'extérieur de l'archipel de Nain que près des îles intérieures : le 10 juillet 1952 à Queens Lakes et September Harbour, le 21 à Black Island.

Illustration n° 1. — Noksatok (September Harbour). Station de pêche à la morue. À droite, bateau de l'Inspecteur des Pêcheries ; à gauche, barque esquimaude à moteur.



Illustration n° 2. — Noksatok (September Harbour). Type d'habitation estivale des Esquimaux et des *Settlers* pendant la saison de pêche à la morue.



Illustration n° 3. — Ekirasaksuk (Queens Lakes). Magasin-saloir à morue. Chiens *buskies*.



Illustration n° 4 — Ekirasaksuk (Queens Lakes). Station de pêche à la morue. À l'arrière-plan : poli glaciaire, paysage sans végétation.



leur isolement plus marqué et par nécessité : faute de bois pour se chauffer et cuire les aliments, l'huile de phoque fournit le combustible et la chair de l'animal est encore consommée crue ou gelée. Le phoque est d'abord chassé en eau libre en automne, juste avant la prise de la mer. En hiver, on prépare les peaux de phoque avec lesquelles on confectionne les bottes, les harnais des chiens et de nombreux autres articles. Ensuite au printemps, jusqu'en juin, on chasse au bord de la banquise où l'on s'établit parfois dans une *iglovigak* (maison de neige) afin de ne pas perdre en déplacements un temps précieux si les captures sont abondantes ; cette méthode comporte évidemment le risque dangereux de dériver, si le bord de la banquise vient à se morceler sous l'effet du vent et des vagues.

Les autres ressources ne fournissent qu'un appoint négligeable, sauf la truite ; celle-ci se pêche dans les fjords au Nord de Hebron : fjords de Saglek, de Ramah, de Nachvak, de Komaktorvik, de Kangalaksiorvik, de la baie Ryans (figure 4). En fait, Nachvak marque aujourd'hui le dernier campement estival de pêche à la truite vers le Nord ; c'est en même temps le plus septentrional des lieux habités, quoique en été seulement, du Labrador de Terre-Neuve

B. Quelques problèmes majeurs posés par le milieu.

Une nature hostile et peu prodigue de ses ressources ne manque pas de poser des problèmes : problèmes de la subsistance en quantité et qualité des hommes et de leurs chiens, problème du bois et du combustible sur cette côte rocheuse et décharnée, problème de l'isolement et des débouchés enfin.

Le problème premier et vital consiste à s'assurer une quantité de vivres suffisamment riches en lipides, glucides, protides, vitamines et calories pour éviter la famine. On ne s'étonnera pas, vu la précarité des ressources, d'apprendre que tout ce qui est comestible dans le règne animal à la disposition des indigènes, figure à leur menu. Les mammifères marins fournissent les gros contingents alimentaires : avant tout, la viande de phoque, crue, cuite, gelée ou séchée ; l'huile de phoque, de préférence rance (*misigak*), le gras et l'huile de morse, de baleine. Les poissons fournissent leur chair, leurs yeux et leurs langues¹, sous forme crue, cuite, gelée ou séchée également. On consomme aussi les oiseaux de mer et surtout les œufs d'oiseaux de mer, si possible avec un embryon assez développé. La perdrix, le *ptarmigan*, le hibou des neiges sont très recherchés ; le porc-épic et la chair des animaux à fourrure, renards, lièvres, ours blancs et bruns, font partie de la cuisine esquimaude. Enfin le caribou fournit sa chair, elle aussi, crue, cuite, séchée ou gelée.

Le règne végétal est moins varié et les seuls vivres que l'on en puisse tirer sont les bourgeons de saule, les algues marines et surtout les multiples baies que l'on récolte dans la toundra.

Deux mets indigènes méritent d'être une fois de plus signalés pour leur intérêt alimentaire. Le premier est le contenu de l'estomac du caribou qui, si l'on a épuisé sa réserve de baies, a l'avantage de fournir sous forme de lichens prédigérés des vitamines d'origine végétale. Le second, non moins célèbre dans la littérature des voyageurs, est le *suvolik* qui est un plat très riche ; des baies rouges de la toundra, mâchées au préalable, et non démunies de leur enveloppe (elles sont riches en sucre, sels minéraux et vitamines B₁ et C), sont mêlées à

1. Yeux et langues de morue se consomment aussi dans l'île de Terre-Neuve.

des œufs de truite, c'est-à-dire des protides ; le tout est arrosé de *misigak* (l'huile rance de phoque contient de nombreuses vitamines). La prémastication rend ce mets aisément digestible et, grâce à l'absence de cuisson, les vitamines ne sont pas détruites : l'avantage du *suvolik* est d'être riche en énergie en proportion de son volume et de produire rapidement des calories, ce qui est très important en climat froid¹. Ces plats sont malheureusement — nous verrons pourquoi dans la deuxième partie de ce travail — de plus en plus délaissés par les Esquimaux et les *Settlers*.

Riche en calories et vitamines cette nourriture ne mettait pas l'indigène à l'abri des famines, car, assujéti aux contraintes de la nature et imprévoyant, il faisait des provisions insuffisantes, passait des festins pantagruéliques aux jeûnes les plus austères et, si l'état du ciel ou de la mer était par trop inclément, il ne savait parer à la disette de viande.

De plus, l'Esquimau doit aussi assurer à tout prix la subsistance de ses chiens ; ceux-ci sont nourris, pendant les saisons de travail et de déplacement sur la neige et la glace, exclusivement de la chair des animaux marins : la viande de phoque principalement ; le *rockcod* et le capelan sont aussi utilisés pour l'alimentation canine, mais le premier de ces poissons provoque un effet de somnolence qui nuit à la rapidité des déplacements en traîneau. En été, les chiens ne sont pas nourris ; maigres et efflanqués, ils vivent de menus larcins, pêchent dans les petits torrents et consomment surtout des têtes de morue. L'alimentation de ces animaux (qu'il faut bien appeler domestiques malgré leur caractère sauvage) est indispensable à la vie traditionnelle de l'Esquimau ; on mesure là toute l'avarice du milieu : pas de phoque, pas de chiens ; pas de chiens, pas de transport de bois et surtout pas de chasse au phoque ou à tout autre animal ; c'est un cercle vicieux : le problème alimentaire traduit la précarité des conditions naturelles.

La recherche des bois flottés ou des troncs d'arbres dans les bosquets des fonds de baie a été mentionnée plusieurs fois dans les pages précédentes. L'importance de cette activité pose un second problème : celui des combustibles et en particulier du bois dans ses divers usages. De climat arctique la côte du Labrador se situe au-delà de la limite classique de 50°F. (10°C.) pendant le mois le plus chaud qui correspond à peu près à la limite des formations arborescentes ; la forêt qui couvre le plateau lacustre, n'enveloppe que la tête des baies du district de Hopedale ; vers le Nord, elle s'écarte de plus en plus de la côte, ne laissant ici que quelques avant-postes. Les bois se cantonnent aux basses vallées abritées et aux expositions Sud à Davis Inlet ; à Nain, outre le « parc » planté, les baies qui environnent cette localité possèdent quelques bosquets par-ci par-là ; à Nutak, ce ne sont plus que des « arbres de Noël » ; au sud de Hebron, la baie Napartok (qui signifie : arbre) marque le dernier point sur la côte où il y ait des arbres ; dans le fjord de Nachvak, il ne s'agit plus que de très bas taillis de saules. Au Nord de Nain, le bois ne peut donc être obtenu qu'aux prix de déplacements spéciaux au fond des baies. Il est vrai que les plages de fjords septentrionaux fournissent du bois flotté, mais il n'est guère utilisable que comme combustible et, à la rigueur, comme « pièces de rechange » pour telle ou telle partie du traîneau. Plus marquée vers le Nord, la disette de bois en tant que

1. Ces notes sur le régime alimentaire sont dues au Rév. Peacock : communication orale et thèse microfilmée (bibliographie n° 2).

combustible et matériau de construction a des conséquences très importantes. Par suite du manque de bois de feu en quantité satisfaisante, les régions septentrionales, comme le district de Hebron, adoptent une solution mitigée : ou bien le feu est réduit au minimum, ou bien l'huile de phoque sert de combustible. Le premier terme de cette solution explique la part plus importante des aliments crus au Labrador septentrional, comparé aux districts du Sud ; quant au second élément de l'alternative, l'huile de phoque consommée représente autant de graisse non exportée, alors que cette vente représente un appoint monétaire appréciable pour les indigènes de Nain ou de Hopedale, par exemple. Il est superflu d'ajouter que le chauffage insuffisant est cause d'un état sanitaire pire au Nord qu'au Sud.

Plus tragique est le manque de bois d'œuvre indispensable pour réparer ou construire les barques et pour édifier des maisons relativement confortables. Le problème des bateaux a été évoqué à propos des Esquimaux de la baie d'Ungava¹. Autrefois, et jusqu'aux premières années d'après guerre, les Esquimaux de Hebron achetaient aux *floaters* des barques à moteur et des doris ; aujourd'hui, il faudrait faire venir spécialement de Terre-Neuve ces embarcations, ce qui représenterait des frais trop élevés. Même la réparation des bateaux pose un problème presque insoluble. Dans le plan de reconversion et de reconstitution de l'économie esquimaude de la baie d'Ungava, M. Dunbar propose d'établir de véritables petits chantiers navals ; il est évident que l'intérêt de ces derniers serait aussi de procurer des barques aux indigènes des régions sans bois du Labrador septentrional.

Le manque de bois d'œuvre se traduit aussi dans les conditions de logement des Labradoriens du Nord ; à Hebron, par exemple, l'*iglosoak* (ou maison de tourbe) est le type traditionnel d'habitation, type qui ne convient plus au désir de confort et surtout aux nécessités de l'hygiène. Aussi, la Compagnie de la Baie d'Hudson, au temps où les comptoirs de la côte du Labrador lui appartenaient (de 1926 à 1942), avait-elle aidé les Esquimaux de Hebron à construire quelques maisons de bois. Il n'en reste pas moins que la construction de nouveaux logements et l'entretien des anciens supposent l'achat coûteux de planches importées ; cette dépense excède généralement les possibilités financières des indigènes. Un exemple, pittoresque et tragique à la fois, illustre le drame du bois : à Hebron, on peut voir une maison, jadis assez spacieuse, mais qui, véritable peau de chagrin, se rétrécit chaque année, une partie des cloisons, charpentes, portes, de certaines pièces servant à chauffer les chambres épargnées ; même des parties du toit disparaissent peu à peu ; elles sont remplacées par de la tôle provenant de barils éventrés !

Du Sud au Nord, la difficulté croissante de la vie se manifeste donc dans les problèmes alimentaires et dans la disette de bois ; de même l'isolement qui frappe tout le Labrador est plus marqué dans le secteur septentrional. Traditionnellement, les seuls moyens de déplacements sur la Côte ou de relations avec l'extérieur sont le traîneau à chiens en hiver et le bateau en été. Aujourd'hui l'avion, averti par radio, sert aux voyages urgents nécessités par les maladies, la famine, etc. ; ces deux inventions contribuent à réduire l'isolement du Labrador, mais il n'y a encore ni ligne commerciale régulière d'aviation civile, ni expédition ou importation par ce moyen de transport.

1. DUNBAR, n° 5.

En hiver, voyageurs, courrier et marchandises circulent en *cométique*¹, ou traîneau à chiens ; on emprunte la banquise côtière, coupant cependant les caps qui séparent deux baies voisines ; le traîneau porte la nourriture des chiens (phoque, *rockcod*) et celle des hommes ainsi qu'un minimum d'équipement ; on passe la nuit s'il y a lieu dans une *iglovigak* de fortune. Ce mode de transport est bien connu ; il faut cependant préciser qu'il est rendu aléatoire et pénible par les conditions météorologiques et les dangers que présente la glace littorale. Le mauvais temps peut allonger considérablement la durée des déplacements ; entre Hopedale et Nain (cent milles à vol d'oiseau), par très beau temps le voyage se fait en vingt heures ; mais on cite le cas d'une telle course qui exigea dix-huit jours ! Aujourd'hui, un avion apporte tous les mois le courrier à Hopedale d'où, en traîneau, on le redistribue vers le Nord. On envisage aussi la possibilité d'expédier les fourrures, de Nain en particulier, par avion à Montréal qu'elles atteindraient avant les grandes arrivées du printemps et du début de l'été, s'assurant ainsi des prix plus élevés.

La débâcle, avec une succession de libérations (par dégel de baies) et de fermetures (par accumulation de glaces de dérive), dure un temps variable selon les lieux, mais qui paralyse la côte pendant près d'un mois, généralement en juin. Au cours de cette période, aucun mode de circulation n'est possible ; même l'hydravion perd alors ses qualités de souplesse, car il n'y a ni glace continue et assez forte, ni eau libre pour le porter.

L'ouverture de la navigation au Labrador septentrional est un grand événement ; les vivres d'importation sont épuisés, ainsi que les aliments traditionnels ; les dépôts du gouvernement attendent vivres, tabac, essence, munitions, vêtements, fusils, agrès, planches. Aussi le ministère du Bien-Être du gouvernement de Terre-Neuve prête-t-il des « goélettes » à moteur pour un certain nombre de voyages, dont un à la débâcle des glaces, à forfait fixe pour chaque voyage et non d'après le temps passé en mer ; cela pousse les *skippers* à desservir les divers postes le plus rapidement possible et le plus tôt possible, leurs bateaux étant ensuite disponibles pour tout autre trafic. Le même ministère possède aussi un bâtiment qui fait la navette entre les stations du Nord d'une part (Nain ou Hebron selon les voyages) et Hopedale d'autre part. Cette localité est le terminus de la navigation régulière assurée par les *Canadian National Steamships* ; par suite des conditions de la glace, le vieux *S/S Kyle* qui fait ce service, ne suit guère l'horaire fixé au printemps.

La figure 5 représente l'ouverture de la navigation au Labrador ; l'année choisie (1952) montre trois bateaux en compétition : le *S/S Kyle* qui ne put atteindre Hopedale à son premier voyage d'été et dut rebrousser chemin à cause des glaces, le *M/S Winifred Lee*, du ministère du Bien-Être et le *M/S Mount Murray*, goélette privée louée par ce ministère ; une sorte de course mena ces derniers à Nain d'où l'un des deux poursuivit son voyage jusqu'à Hebron.

Au cours de l'été et en automne, d'autres voyages maritimes complètent le ravitaillement des postes et assurent l'expédition sur Saint-Jean de Terre-Neuve des fourrures de renards, des peaux et de la graisse de phoque, des truites de mer en saumure, des morues salées, etc., tandis que les petits déplacements entre

1. Ce mot, employé par exemple sur la Côte Nord, est certainement une francisation de l'esquimau *Kamutik*.

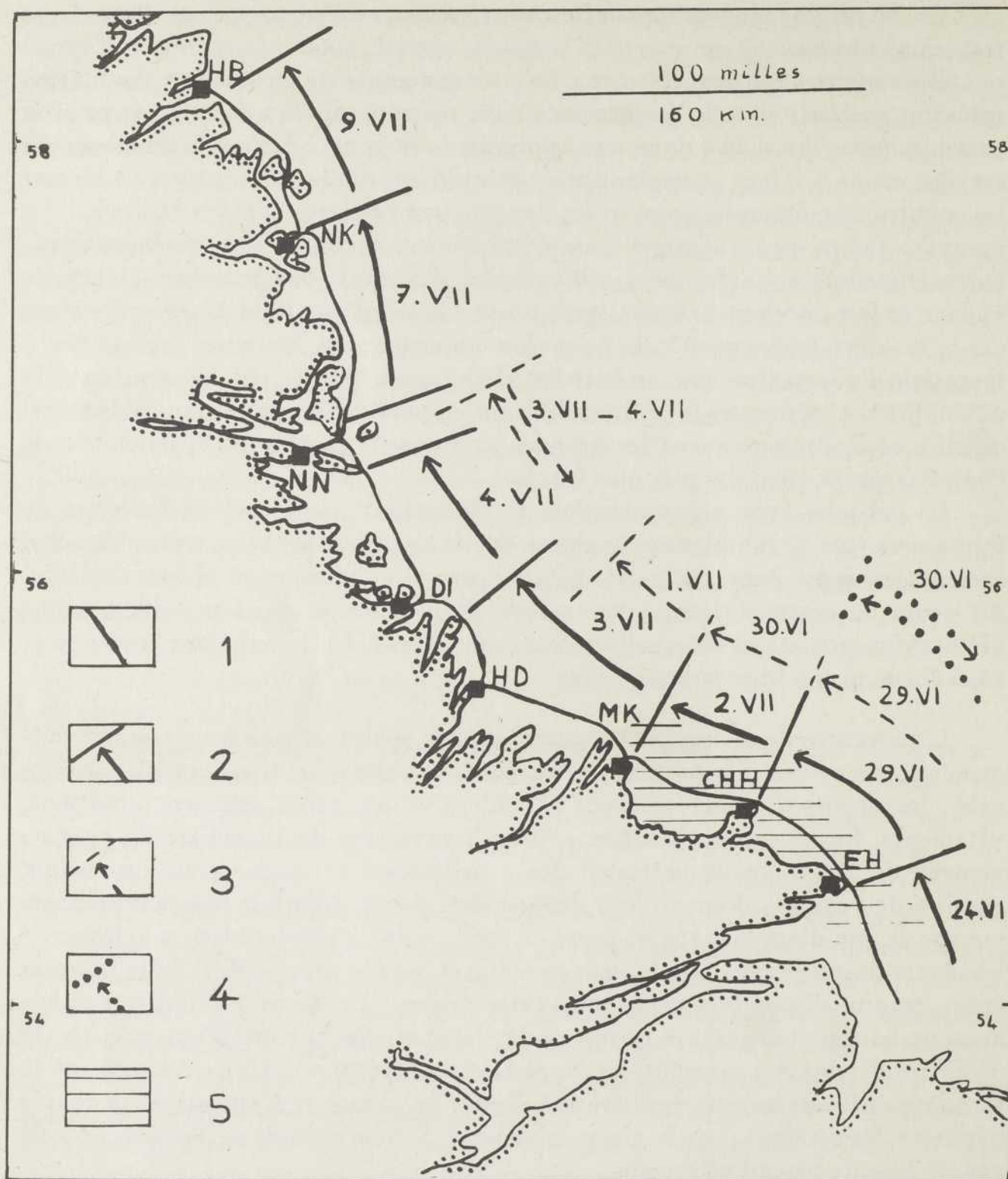


Figure 5. — Ouverture de la navigation au Labrador septentrional.

1. Itinéraire de la navigation côtière. Horaires, en 1952, des premiers voyages au Nord :
2. du M/S *Mount Murray*.
3. du M/S *Winifred Lee*.
4. du S/S *Kyle*.
5. Présence d'un vaste champ de glaces de dérive, plus ou moins serrées, du 24 juin au 3 juillet 1952.

Abréviations, du Sud au Nord :

- E H : Emily Harbour.
- CH H : Cape Harrison Harbour.
- M K : Makkovik.
- H D : Hopedale.
- D I : Davis Inlet.
- NN : Nain.
- N K : Nutak.
- H B : Hebron.

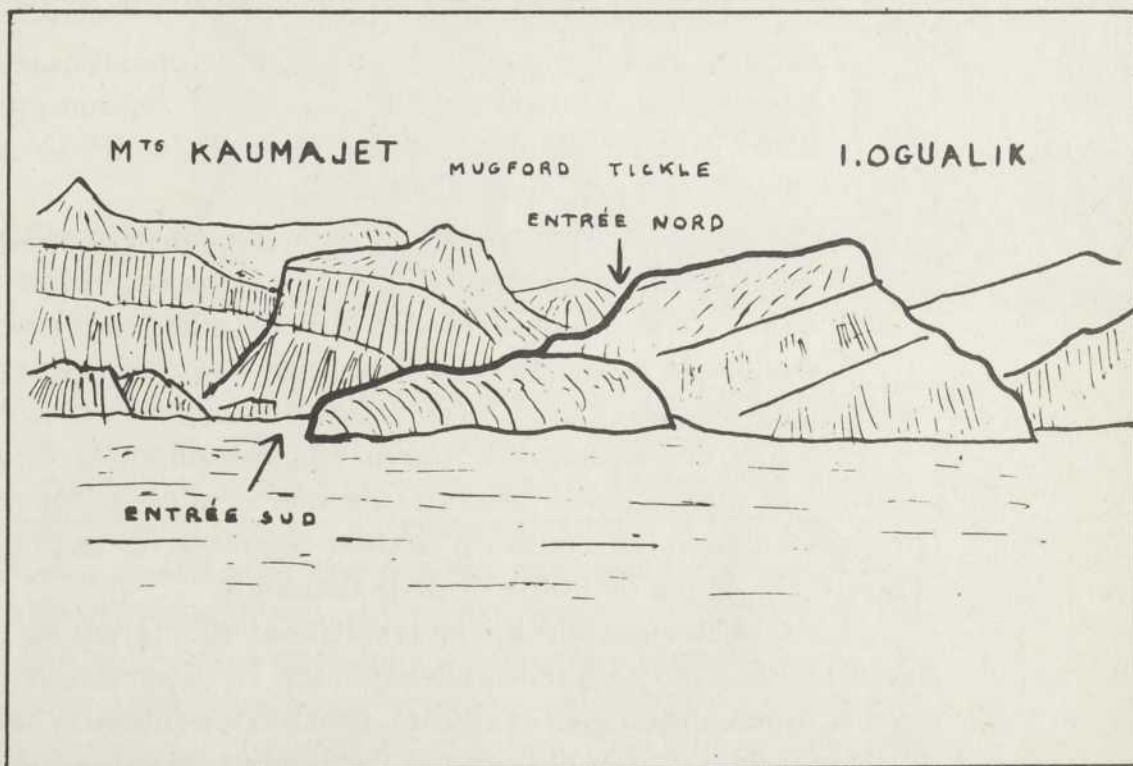
les stations du Nord et celles du Sud sont assurés par les barques à moteur des Esquimaux et *Settlers*.

En résumé, les voyages en traîneau ne concernent guère que la circulation intérieure au Labrador ; l'aviation n'effectue encore que des déplacements assez exceptionnels ; aussi le commerce proprement dit et les relations véritables avec

Illustration n° 5. — Nachvak. Camp estival de pêche à la truite de mer dans le fjord de Nachvak. Ici, une des tentes du camp ; *pipses* mis à sécher hors de l'atteinte des chiens. Barques à moteur des Esquimaux de Hebron.



Illustration n° 6. — Les monts Kaumajet. Barrière transversale à la côte isolant les territoires de Nutak et de Hebron (Dessin d'après nature).



l'extérieur sont-ils limités à la navigation d'été. Le Labrador, surtout dans sa partie la plus septentrionale, apparaît ainsi comme une colonie saisonnière de la province de Terre-Neuve.

Malgré cet isolement, les sociétés indigènes n'ont pas été sans subir l'influence du monde extérieur, influence qu'il convient d'examiner maintenant.

II. — LES TRANSFORMATIONS ET LA DÉCADENCE DE LA VIE INDIGÈNE

Laissons de côté le cas des Indiens de Davis Inlet (qui mériterait cependant une étude spéciale) et limitons-nous à noter quelques-unes des modifications apportées par « l'homme blanc » au mode de vie des Esquimaux labradoriens.

Cette influence de la civilisation occidentale se manifeste sur deux plans, l'un moral et plus strictement humain, l'autre matériel et plus spécialement économique.

On sait quelle fut dans le passé l'attitude des pêcheurs de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Angleterre à l'égard des indigènes du Labrador, et quel état de guerre chronique en résulta. S'inscrivant en opposition à ces violences, la Mission morave, outre ses objectifs religieux, entreprit une œuvre bienfaisante de pacification et d'éducation. L'effort de ces missionnaires, pour instruire les Esquimaux a été couronné de succès ; trois écoles fonctionnent sur la côte septentrionale ; deux internats à Makkovik et Nain, un externat à Hopedale ; non seulement on y enseigne l'esquimau et des rudiments d'anglais, mais on y dispense aussi une éducation plus utilitaire (la couture, les principes de l'hygiène et de la propreté, les règles d'une saine nourriture, etc.), en respectant le plus possible les traditions indigènes. Dans le même souci de formation et d'éducation, les missionnaires ont installé l'électricité, permettant ainsi aux Esquimaux de posséder et d'utiliser des postes de radio ; à Nain, par exemple, la Mission entretient un émetteur. On y projette aussi des films éducatifs soit composés sur place, soit précédés d'un commentaire en esquimau. Dès adductions d'eau potable, un constant souci d'améliorer, dans la limite de leurs moyens, les conditions de logement sont à l'actif des Moraves.

Jusqu'en 1926, les postes de commerce appartenaient à la Mission et par là celle-ci contrôlait et orientait les activités économiques, cherchait à rendre l'Esquimau matériellement indépendant et jouait le plus souvent le rôle de société de prévoyance, sinon d'assistance.

Cependant, les Moraves furent rapidement débordés sur le plan économique ; en 1926, la Compagnie de la Baie d'Hudson acquérait les postes de traite et l'évolution vers une économie plus ouverte s'en trouva accélérée.

C'est par la porte de cette économie ouverte que se glissèrent les influences matérielles des Blancs. L'orientation commerciale d'une partie de la production — les peaux des animaux à fourrure et des phoques, la graisse des mammifères marins, la morue salée, la truite de mer — d'abord peu prononcée, se renforça progressivement au cours du dernier demi-siècle, surtout, introduisant chez les Esquimaux le jeu de l'offre et de la demande.

Les transformations qui en résultèrent affectèrent les techniques et l'outillage, les activités traditionnelles elles-mêmes, le vêtement et l'alimentation. À l'ancien équipement en arcs et flèches, grattoirs, couteaux, harpons en os et en pierre, à la technique du feu obtenu par frottement, se substituèrent le fusil, les harpons, couteaux et haches de métal, les allumettes, etc. Le doris et la barque à moteur ont remplacé l'*umiak* en peau de phoque et, depuis peu, le kayak lui-même. Un exemple significatif de cette transformation est fourni par les techniques de chasse au phoque¹. Cet animal est capturé selon quatre procédés traditionnels : en kayak, aux trous de respiration, au bord de la banquise côtière, sur les

1. PEACOCK, n° 2.

glaçons de dérive. La chasse au kayak exige une très grande habileté, à la fois adresse et rapidité ; l'Esquimau devait frapper l'animal au bon endroit à l'aide de son harpon qui entraînait une ligne reliée à une vessie flottante ; mais si l'animal n'était que blessé, il pouvait tuer ou noyer le chasseur, ou bien si la ligne s'emmêlait à la plongée d'un phoque, le malheureux esquimau était entraîné avec son kayak et noyé. Le kayak est maintenant remplacé par une petite platte ; le harpon est en métal, mais plus souvent il cède la place au fusil. Avec le kayak et le harpon, les qualités qu'exigeait cette technique, ont également disparu et le Rév. Peacock écrit « The disappearance of the kayak on the Labrador Coast is a tragedy »¹.

La chasse aux trous de respiration ne se pratique plus guère, car elle exige beaucoup de patience, ainsi que de la rapidité dans le geste, qualités de plus en plus rares. Quant à la chasse sur les glaçons, elle consistait à s'approcher des phoques qui se chauffaient au soleil de printemps, en imitant leur allure, à ne tirer — à l'arc et à la flèche — qu'une fois parvenu près des animaux ; cela aussi exigeait

Illustration n° 7. — Davis Inlet. Le ravitailleur est littéralement pris à l'abordage ! Types indiens.



patience et adresse. Aujourd'hui, armés de fusil, les jeunes n'ont plus la patience d'approcher lentement des animaux et ils les tirent avant d'être à portée de fusil.

Actuellement, la chasse se fait encore éventuellement du bord de la glace côtière en hiver ; l'usage du fusil dans ce cas entraîne en général la perte du phoque, si l'on n'a pas pris soin d'emporter une barque, car il coule avant d'être atteint. L'abus du fusil en été, le plus souvent en manière de jeu d'adresse, est pire encore ; l'animal maigre en cette saison coule à peu près à tout coup.

L'Esquimau préfère capturer le phoque au filet dans un détroit ou une baie non loin du village ; il peut ainsi y résider plus souvent et se nourrir d'aliments achetés plutôt que des produits de sa chasse même, la viande de phoque essentiellement.

Il est d'ailleurs souvent contraint de renoncer à cette nourriture traditionnelle dans la mesure justement où il délaisse la capture des mammifères marins. Nous avons déjà dit que la Compagnie de la Baie d'Hudson avait détenu les postes de traite de 1926 à 1942. À ce sujet, il faut mentionner le rôle néfaste de

1. PEACOCK, n° 2, p. 57.

cette Compagnie. De nombreux auteurs ont souligné l'égoïsme de la politique commerciale de l'illustre société¹. À la différence de la Mission morave, elle n'avait pas de desseins philanthropiques ou charitables. La Mission encourageait les Esquimaux à rester fidèles à la pêche et à la chasse, à se nourrir de phoque et de morue, à vendre le surplus de leur butin ; elle avançait du matériel, des agrès, des armes, prêtait ou louait des filets qu'elle entretenait. Au contraire, la Compagnie est une société capitaliste qui ne se propose que de faire les plus gros bénéfices possibles ; aussi a-t-elle poussé les Esquimaux à s'adonner à la chasse au renard ; ceux-ci ont peu à peu délaissé la chasse au phoque en automne, en hiver et au printemps ; en été, la pêche à la morue était, elle aussi, assez négligée, car la Compagnie achetait le poisson à vil prix. En échange, les chasseurs se procuraient des vivres importés, tels que farine, biscuits, sucre confiture, thé, lait, dont ils tendaient à faire leur alimentation exclusive, ainsi que les articles les plus variés et généralement les plus inutiles, sur lesquels la Compagnie faisait d'honorables profits, articles qui avaient la faveur des acheteurs imprévoyants, même en temps de disette². Mais les prix du renard s'effondrèrent ; les Esquimaux ne purent plus rien acheter, ni vivres, ni vêtements, cessèrent d'entretenir leur matériel et, ne pouvant faire face à leurs obligations, s'endettèrent ; par suite de l'abandon de la chasse au phoque, ils n'avaient plus la ressource de confectionner des vêtements de peau, selon l'ancienne coutume. La famine et la maladie sévirent ; le chômage et la mendicité devinrent un état normal. Tanner cite le cas de Hopedale où, au début de l'année 1939, sur 106 Esquimaux et 184 *Settlers*, seules une famille esquimaude et une famille *settler* ne vivent pas d'allocations de chômage.

L'expérience faite aux dépens des Esquimaux par la Compagnie entre 1926 et 1942, montre à quel point la dépendance économique de l'indigène, le jeu de l'offre et de la demande, l'état de la conjoncture mondiale ont secoué la société esquimaude et détérioré les genres de vie traditionnels.

Plus grave et plus récent, un choc du même genre affecte actuellement l'équilibre économique et social de la Côte. On sait l'essor qui se manifeste dans la prospection et l'exploitation minières de l'arrière pays de l'Ungava-Labrador ; on sait aussi l'importance que la position stratégique de la région accorde aux *construction works* en cours, selon l'expression officielle. Dès 1952, de nombreux Esquimaux et *Settlers* abandonnaient la pêche et la chasse pour la vie de mineurs, de terrassiers, de conducteurs de camions et d'engins variés, voire de cuisiniers. En juillet de cette même année, la majeure partie de la population masculine de Hopedale était aspirée par les travaux en question ; on estimait à cette date que 70 personnes de Hopedale et la plupart des *Settlers* entre cette station et Nain travaillaient à Goose Bay. « En 1952, tous les hommes de Hopedale et plusieurs autres originaires de Makkovik, Davis Inlet et Nain, furent embauchés dans des chantiers à Hopedale. De même, des gens d'Hebron travaillent au Nord de Hebron. Ce dernier chantier a fermé à l'automne et, à moins d'autres travaux imprévisibles, ces hommes devront retourner à la pêche à la morue ou rester chômeurs tout l'été 1954. »³

1. PEACOCK, n° 2. TANNER, n° 1. GARDNER, n° 7.

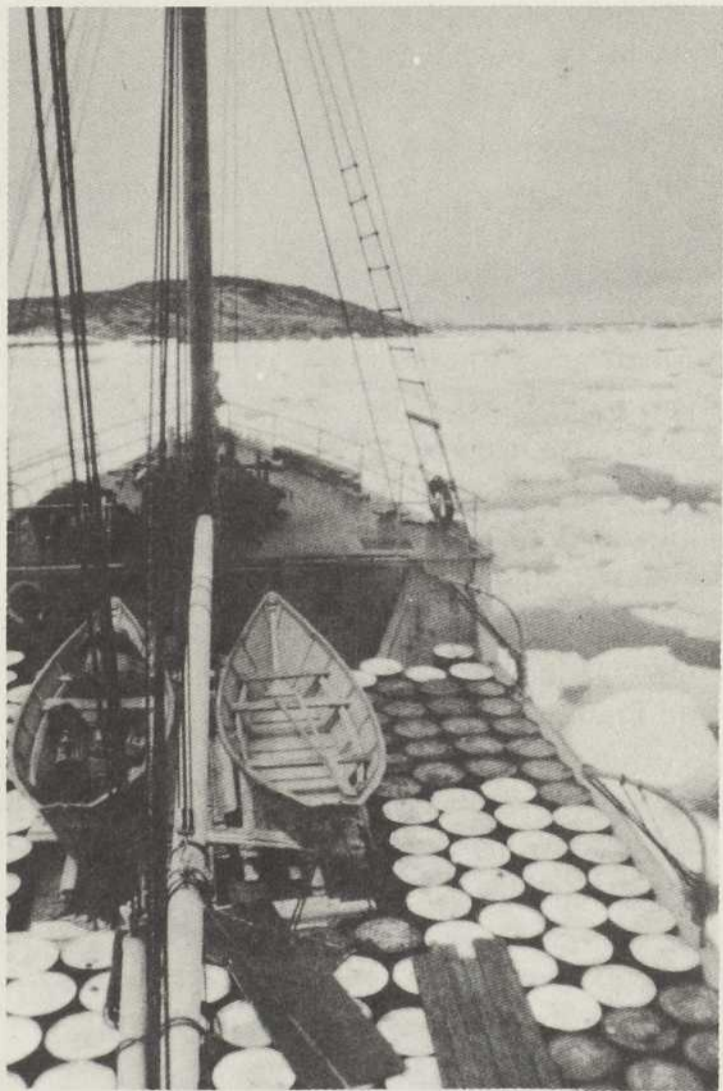
2. Dans cette pacotille inutile, le Rév. Peacock cite les grammophones, baromètres, orgues, machines à coudre ; le Rév. Grubb mentionne d'autres exemples : les panoplies de lunettes de soleil, les collections de stylos à bille, les appareils de photographie (sans pellicules !), etc.

3. D.N.L.A. Report of W. G. Rockwood, Director of Northern Labrador Affairs, n° 3.

M. Dunbar signalait déjà ¹ la même dégradation de la vie esquimaude, en particulier l'influence néfaste de la base de Fort Chimo ; les Esquimaux employés ici sont de plus en plus éloignés de leur genre de vie, de plus en plus incapables de le reprendre le jour où leur emploi aura pris fin, du fait soit de l'achèvement des travaux, soit de leur propre décision. Le même auteur et le Rév. Peacock constatent la même dégradation morale due au contact avec des travailleurs blancs dont le comportement désoriente l'indigène, à la baie d'Ungava comme sur la côte du Labrador.

Ces rapports multipliés avec les Occidentaux ont entraîné d'autres transformations malheureuses. Tout d'abord, l'Esquimau a abandonné ses vêtements

Illustration n° 8. — Le M/S *Mount Murray* pris dans la glace de dérive (début juillet).



traditionnels, sauf les bottes imperméables de phoque, pour le vêtement européen plus ou moins modifié (parkas et anoraks inspirés de l'art esquimau), en tout cas nullement adapté à un climat où l'hiver règne huit mois sur douze. Aujourd'hui, ce sont les Blancs résidant au Labrador, missionnaires et agents des magasins du gouvernement, qui portent des coupe-vent en peau de phoque, par exemple. De même, la simple tente de toile a évincé la tente faite de peau et mieux adaptée au climat ; elle remplace même l'*iglovigak* lors des déplacements de chasse en hiver.

Enfin, de toutes ces modifications introduites par les Blancs, les plus désastreuses concernent le régime alimentaire. De nos jours, le *suvolik* bat en retraite,

1. DUNBAR, *op. cit.*, n° 5.

la viande se consomme de préférence cuite, surtout au Sud ; peu d'Esquimaux sont encore capables de consommer du morsé cru qui, après avoir été enterré, a commencé d'entrer en putréfaction. On se tourne de plus en plus vers les vivres d'importation, thé, sucre, biscuits, lait condensé, farine et ses dérivés, beurre, confiture, conserves diverses. Tout n'est pas à rejeter dans ces nouveautés, en particulier le lait pour les enfants ; cependant, les spécialistes estiment que cette nourriture est incomplète ; elle ne comporte pas de vitamines ; de plus, l'abus croissant des plats cuits entraîne de son côté la destruction des vitamines animales, que contiennent le *suvolok* et les poissons ou la viande de phoque crus. L'abandon de la nourriture traditionnelle provoque des maladies : furonculose et autres formes d'avitaminose (surtout au printemps après que les chasseurs ont vécu tout l'hiver de pain, haricots et thé), constipation, dyspepsie, carie dentaire, affaiblissement général de l'organisme, moindre résistance au froid¹.

Les savants qui étudient depuis des années la vie des Esquimaux (les missionnaires, par exemple) estiment que nous touchons là le cœur du problème de la dégradation de la société indigène, l'origine de la dévitalisation des chasseurs esquimaux. M. Dunbar² explique comment le changement de nourriture, de vêtement, d'habitudes, né des transformations du genre de vie, entraîne une baisse croissante du niveau alimentaire et sanitaire ; il en résulte une diminution d'énergie et une réduction concomitante de l'esprit d'initiative ; d'où, diminution de la chasse et de la pêche, avec ses conséquences : chômage et baisse du niveau alimentaire ; et ainsi de suite. C'est pire qu'un cercle vicieux ; l'auteur cité emploie le terme de *spiralling downwards*, suffisamment expressif pour n'avoir pas besoin de traduction.

Parmi les conditions de cette décadence, on fait entrer en ligne de compte la concentration progressive des Esquimaux. Elle se manifeste de deux façons.

Tout d'abord, la population des divers districts tend à se concentrer dans les villages où elle trouve école, mission, commodités diverses, vie sociale, radio, cinéma et surtout le magasin détenteur des vivres et des articles convoités (*Illustrations nos 9 et 10*). Cette concentration est plus prononcée au sud, à Hopedale et Nain ; au Nord, elle l'est beaucoup moins ; ainsi, à Nutak qui a un magasin, mais pas de mission, la population n'a pas de point fixe au centre du district, elle nomadise des fonds de baie aux îles extérieures ; quant à Hebron, il n'y a là qu'un embryon de concentration. La raison de cette différence apparaît à la lumière de ce qui a été dit précédemment. De toute manière, la concentration aboutit à rassembler en un même lieu trop d'hommes pour des ressources limitées ; cela apparaît nettement en ce qui concerne le piégeage. Au contraire, la dissémination des ressources — animaux à fourrures dans les bassins fluviaux aboutissant aux baies, phoques (en automne) et truites de mer (au printemps), éventuellement saumon, dans ces diverses baies — commande une dissémination parallèle du peuplement. La concentration d'autre part, concourt elle aussi à dévitaliser la population esquimaude : « La sédentarisation et la concentration sont des modes de vie, en effet, incompatibles avec une réelle activité de chasse (productivité en baisse, nombre croissant d'Eskimos réduits à des besognes

1. La carie dentaire ne permet plus aux femmes de mâcher les peaux et les bottes pour les assouplir — petit fait qui prête à sourire, mais qui a son importance.

2. *Op. cit.*

domestiques) . . . En s'attaquant aux conditions mêmes de la vitalité de la race (mobilité, dispersion, indépendance matérielle), notre civilisation commerçante et mécanique fera mourir lentement, ici comme ailleurs, l'Eskimo », écrit J. Malaurie au sujet des Groenlandais ¹.

En second lieu, la concentration dans les villages de mission s'accompagne en même temps d'une concentration de la population esquimaude sur une aire plus réduite de la côte labradorienne ; on voit s'esquisser une contraction du

Illustration n° 9. — Hopedale, section esquimaude du village.



Illustration n° 10. — Habitations esquimaudes à Nain. Au premier plan, deux cométiques.



domaine esquimau, dont la principale manifestation est non seulement l'abandon continu du Labrador méridional et central (figure 7), mais déjà une tendance à l'écrêtement de la pointe septentrionale du peuplement. En effet, la mission de Killinek (ou Port Burwell, située dans la province de Québec, mais créée par les Moraves) est fondée en 1904 ; elle ferme, ainsi que le poste de commerce qui l'accompagne, en 1924 ; la plupart des Esquimaux se replient alors sur Hebron ;

1. MALAURIE, n° 6.

ils sont parmi les plus primitifs des Esquimaux labradoriens, au sens ethnologique de ce terme (ceux de l'ensemble Québec-Labrador), plus proches de ceux de Baffin que de ceux de Hopedale ; les missionnaires les établirent à Hebron où la chasse au phoque est meilleure et où la disparition d'une partie des habitants laissait la place libre. De même les survivants d'Okkak (207 morts sur 265 habitants lors de la célèbre épidémie de 1919) émigrèrent pour Nain et Hopedale¹.

On a vu aussi que les résidents de Nain, des baies entre Nain et Hopedale et de cette station, s'étaient rendus en grand nombre à Goose Bay. Enfin, les fjords du Nord ont perdu leurs postes de traite (comme celui de la mission de Ramah fondée en 1871 et fermée en 1908) et le fjord de Nachvak marque aujourd'hui l'habitat estival le plus au Nord sur cette côte. Les années à venir diront s'il s'agit d'un mouvement en cours ou seulement d'un réajustement à des conditions particulières (épidémie d'Okkak, travail sur les bases militaires).

Dévitualisation du peuple esquimau, concentration croissante, émigration, cela traduit à des degrés divers la décadence de la « civilisation » indigène. L'aspect le plus visible en est l'état de mendicité officielle, de parasitisme, dans lequel vit souvent le plus grand nombre des Esquimaux. On a vu qu'avant 1942, le désœuvrement général s'accompagnait d'allocations de chômage (celles-ci se montent à \$5 par mois et par personne — en nature). Depuis peu, la population du Labrador perçoit, en nature également, des allocations familiales et des pensions de vieillesse. Certaines personnes ne vivent que d'allocations et ont de plus en plus tendance à considérer le parasitisme comme un état normal. On mesure là l'ampleur de la dégradation morale qui affecte les Esquimaux. Ceux-ci en viennent ainsi à considérer le Blanc comme infiniment riche, détenteur des biens convoités et dispensateur de la manne. D'innombrables exemples pourraient illustrer cette attitude ; quelques-uns suffiront ; tel le cas de ces enfants esquimaux qui vous demandent à propos de tout et de rien, d'un vêtement, d'une caméra, d'un carnet : combien cela coûte-t-il ? en sous-entendant : je voudrais l'avoir — même si l'acquéreur éventuel n'a pas un sou ; cette question est devenue un véritable tic, pourrait-on dire, et qui est révélateur. On cite l'exemple de certains Esquimaux de la Rivière Payne (baie d'Ungava) qui ne voulurent pas pêcher la baleine blanche parce qu'on ne leur donnait pas gratuitement de l'essence !².

Concluons, avec Jacques Rousseau, que, si l'on ne remédie pas à cette situation, « il faudra envisager le spectre d'une population de mendiants héréditaires perpétuellement à la charge de l'État »³.

III. — VERS UNE RESTAURATION DE LA VIE INDIGÈNE ET DE L'ÉCONOMIE AU LABRADOR SEPTENTRIONAL

Ainsi, à côté d'acquisitions morales dont le bénéfice revient à l'œuvre séculaire des missionnaires labradoriens, les progrès techniques et matériels sont loin d'avoir produit les heureux effets qu'on en aurait attendus ; l'introduction de

1. Nutak, héritière d'Okkak, n'est plus qu'une dépendance de la mission de Hebron, alors qu'Okkak, formait une « congrégation » avant 1919.

2. DUNBAR, *op. cit.*, n° 5.

3. Jacques ROUSSEAU, n° 19.

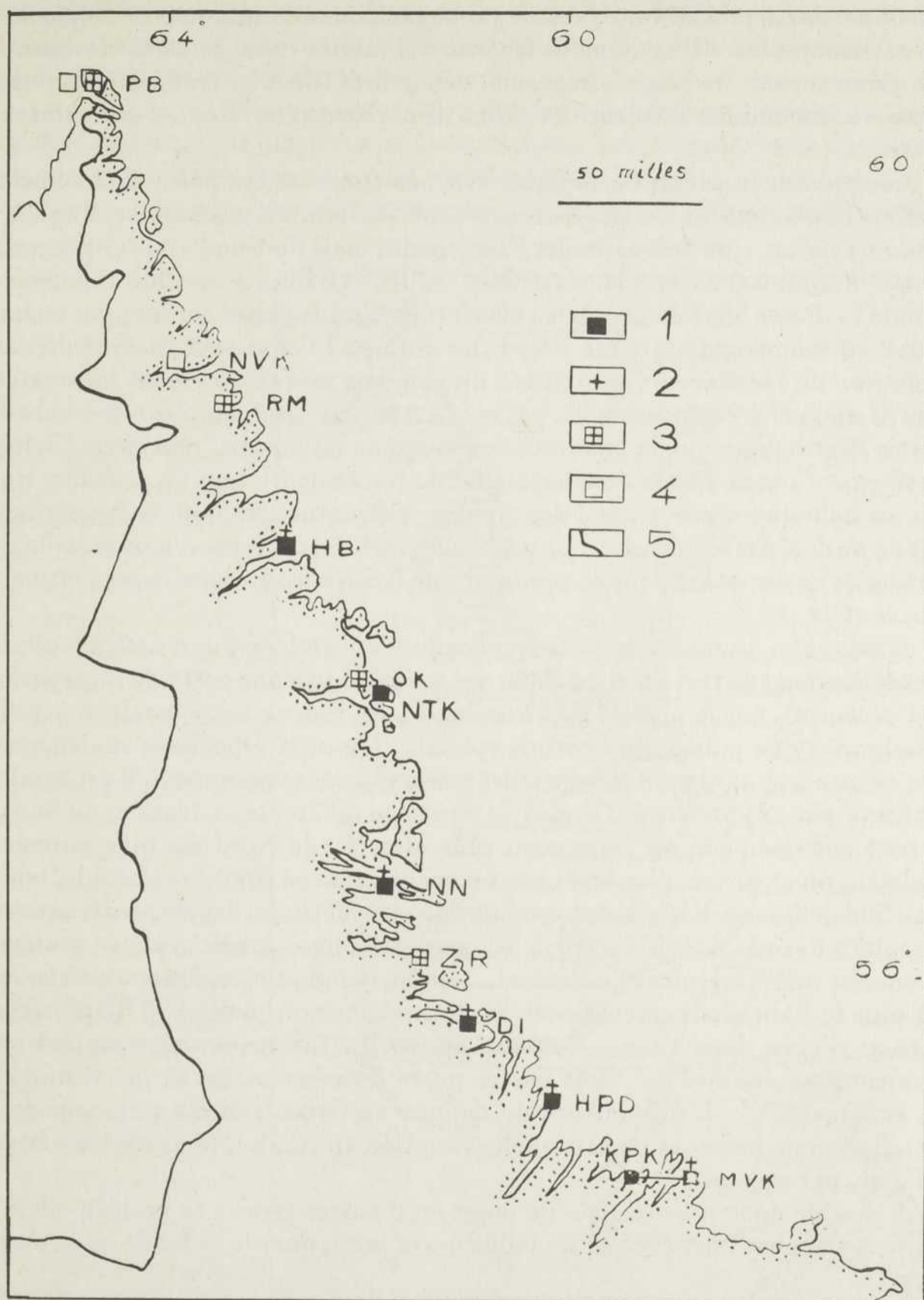


Figure 6. — Dépôts et missions au Labrador septentrional.

1. Dépôts de la D.N.L.A. (*Affaires du Labrador septentrional*).
2. Missions (*catholique à Davis Inlet, moraves ailleurs*).
3. Missions et postes de mission fermés.
4. Autres postes de traite fermés.
5. Limite interprovinciale Québec — Terre-Neuve.

Abréviations :

MVK = Makkovik ; KPK = Kaïpokok (*annexe de Makkovik*) ; HPD = Hopedale ;
 DI = Davis Inlet ; ZR = Zoar ; NN = Nain ; NTK = Nutak ; OK = Okkak ;

HB = Hebron ; RM = Ramah ; NVK = Nachvak ; PB = Port Burwell, ou Killinek
 (*dans la province de Québec*).

l'économie occidentale, trop brutale, a partiellement ruiné la vie indigène et souvent démoralisé l'Esquimau et le *Settler*. Ici, les deux plans sur lesquels se sont développées les transformations des genres de vie traditionnels interfèrent : l'économique déborde sur l'humain. Restaurer l'un, c'est restaurer l'autre.

Cependant, le problème indigène n'a pas toujours été posé correctement ; en effet, implicitement ou explicitement, on le formule généralement selon le dilemme suivant : on doit assimiler l'Esquimau, mais doit-on l'amener progressivement à adopter notre vie matérielle ou le « civiliser » le plus rapidement possible ? Poser le problème sous cette forme, c'est le situer sur un plan technologique et ethnologique ; c'est sous-entendre que l'Esquimau est attardé dans l'évolution de l'humanité ; autrement dit, son bas niveau de vie est lié au stade primitif auquel il reste accroché. C'est là une vue trop simpliste des choses ; c'est en effet oublier que la pauvreté de l'indigène est liée aux ressources limitées du milieu. Comme l'écrit excellemment M. Rockwood : « on ne peut nier qu'il y ait au Labrador septentrional des problèmes de nature ethnique et linguistique, mais on ne doit pas les grossir. Le problème essentiel est économique et seule une solution de cette nature peut contenter d'une façon satisfaisante la population de cette contrée. »¹

C'est aussi parfois une vue sociologique du problème qui amène certains auteurs à prôner la restauration de la vie indigène par une sorte de ségrégation, par l'isolement, sur le modèle du Groenland ; les Blancs ne pourraient accéder au Labrador que munis d'un permis spécial. On peut cependant se demander s'il n'est pas trop tard pour que de telles mesures soient opérantes, s'il est possible de revenir ainsi en arrière. De plus, la situation différente au Nord et au Sud du 57^e parallèle demande un traitement plus nuancé ; le Nord est plus purement esquimau, plus pauvre, plus facilement menacé dans son équilibre instable, tandis qu'au Sud des monts Kiglapait, la population plus métissée, depuis plus longtemps en contact avec le monde extérieur et peut-être mieux armée pour se protéger, accepterait moins aisément l'isolement. Enfin, depuis que les *floaters* ne fréquentent plus le Labrador septentrional, interdire l'accès du pays aux Blancs serait un coup d'épée dans l'eau. Ce sont plutôt les entreprises et chantiers qui devraient être aujourd'hui visés par ce genre d'exclusion, mais, par définition, ils y échappent !² L'Administration danoise au Groenland n'a pu s'opposer à l'installation de bases, et on sait quelle situation en résulte, pour les Esquimaux de Thulé, par exemple.³

Il semble donc plus réaliste de poser en d'autres termes le problème labradorien : comment faire évoluer les indigènes et métis dans le cadre de leur culture propre ?

C'est dans le sens d'une réponse à cette question que l'on s'est déjà orienté ; depuis plus de dix ans, le gouvernement de Terre-Neuve s'attache à rétablir l'économie du Labrador septentrional. En 1942, les postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson étaient achetés par le ministère des Ressources de la Province et passaient, quelques années plus tard, au ministère du Bien-Être

1. ROCKWOOD, n° 3.

2. Il est interdit aux Blancs de ces chantiers d'accéder aux établissements esquimaux, pour des raisons faciles à comprendre, mais non aux indigènes de travailler avec les premiers.

3. J. MALAURIE, n° 6.

(fait riche de signification) où était créée la division des Affaires du Labrador septentrional dont le directeur, M. W. G. Rockwood, a déjà beaucoup fait pour améliorer le sort des Labradoriens du Nord¹.

La D. N. L. A. (*Division of Northern Labrador Affairs*) est une sorte de petit ministère du Nord de la province de Terre-Neuve ; cela lui laisse assez d'initiative et de responsabilité pour agir. Elle se charge tout d'abord de ravitailler la Côte en produits indispensables ; elle rassemble ainsi à Saint-Jean tous les vivres et

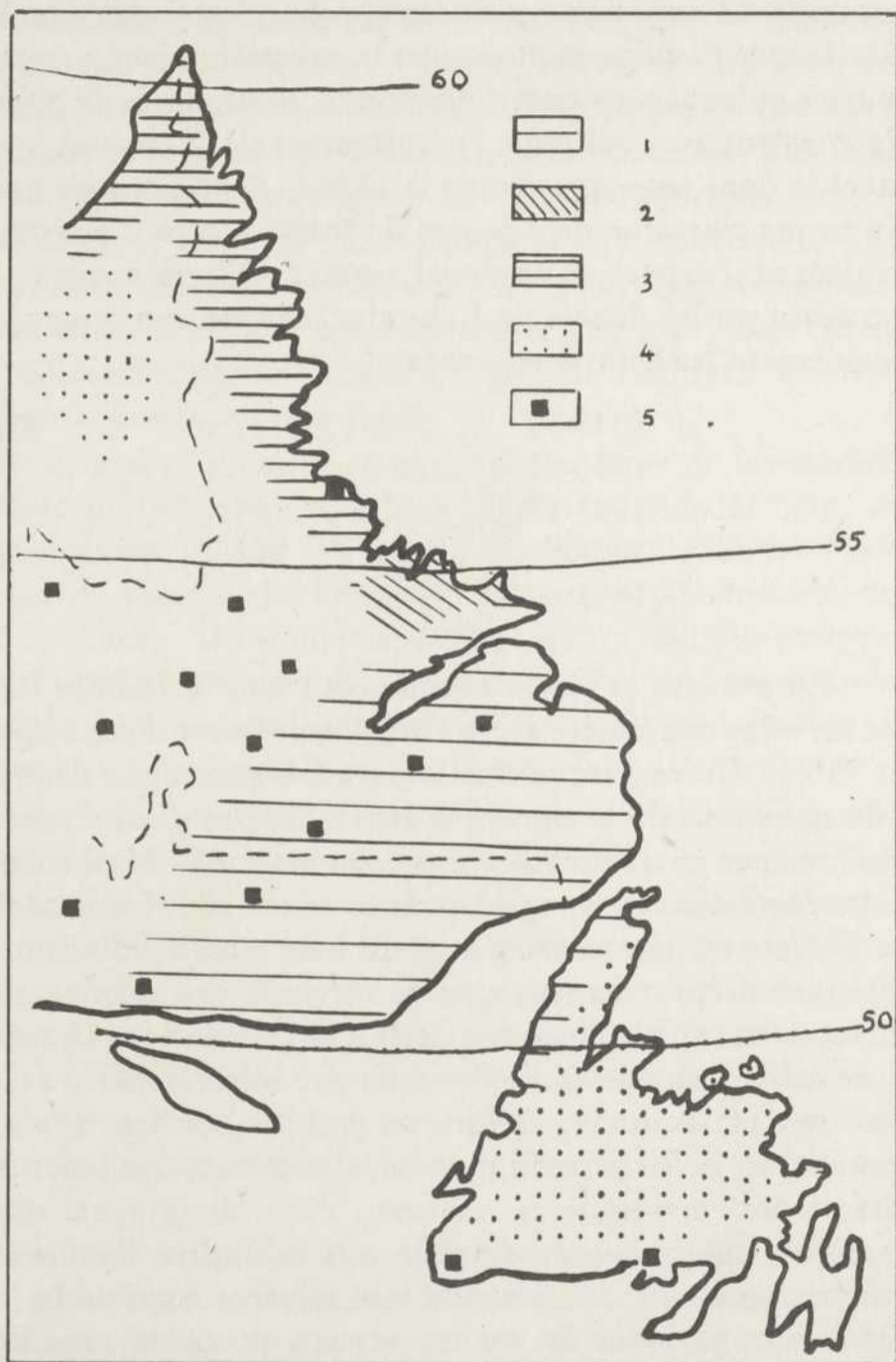


Figure 7. — Le recul des populations indigènes dans la province de Terre-Neuve.

1. Ancien domaine esquimau.
2. Aire d'anglicisation actuelle des Esquimaux.
3. Domaine actuel des Esquimaux.
4. Ancien domaine indien.
5. Aire de peuplement indien actuel.

l'équipement destinés à ses dépôts du Labrador ; elle loue des bateaux privés et utilise celui du ministère du Bien-Être, employés au nord du terminus de la navigation dite régulière, soit deux au début de la saison 1952, quatre pendant l'été 1953 ; durant cette dernière année, par exemple, l'un d'eux (*le Mount Murray, voir carte n° 5 et illustration n° 8*) a fait trois voyages, un autre bâtiment

1. Informations directes sur les Affaires du Labrador fournies gracieusement par M. Rockwood.

deux, un troisième un, tandis que le *Winifred Lee* (voir carte n° 5) faisait tout l'été la navette entre Hopedale, terminus de la route du *Kyle*, et les stations du Nord. Aux allers, les caboteurs emportent les produits nécessaires à la Côte ; c'est par là que peut s'exercer le plus utilement la pression de la D.N.L.A. Il ne s'agit pas en effet de pacotille, de ces articles plus ou moins utiles qui constituaient dans le passé les principales importations des établissements du Nord. Au contraire, l'accent est mis sur les objets réellement nécessaires : les aliments étrangers sont réduits au minimum, afin d'obliger les indigènes à revenir aux produits de leur chasse et de leur pêche, c'est-à-dire à une meilleure alimentation. Par contre l'équipement occupe la première place : carburants pour les moteurs marins et les générateurs d'électricité, filets, agrès de pêche, planches et matériaux de construction, sel pour le traitement de la morue . . . Tous ces articles sont stockés dans les magasins de la D.N.L.A., désormais nommés « dépôts » au lieu du terme classique de « postes de traite », afin d'insister sur l'aide apportée aux indigènes, l'aspect commercial restant à l'arrière-plan. La valeur des produits expédiés sur les dépôts du Labrador marque une progression sensible, ainsi qu'en témoignent les chiffres suivants :¹

1949-50	\$167,900.00
1950-51	199,300.00
1951-52	256,400.00
1952-53	362,300.00
1953-54	348,539.00

En prenant la valeur des importations de l'année 1950-51 comme indice 100, les arrivées des années suivantes s'accroissent donc respectivement de 28%, 82% et 75%. On remarque que la dernière campagne dénote une légère régression ; cela pourrait être le signe que les stocks des dépôts sont reconstitués, qu'ils sont quelque peu en avance sur la consommation. Malheureusement il n'en est rien ; cette régression est en rapport avec une baisse récente des revenus des Esquimaux et *Settlers* et, par conséquent, de leur pouvoir d'achat. En effet, ces rentrées d'argent ne proviennent que de la vente des surplus non consommés sur place de la pêche et de la chasse. Certes, la D.N.L.A. se charge d'acheter la production nord-labradorienne et de l'écouler sur les marchés du Continent ou du reste du monde ; mais par là, malgré un prix de soutien, elle est liée à la conjoncture mondiale ; si les prix du poisson, des peaux, des fourrures, des matières grasses tirées des mammifères marins, etc., diminuent quelque peu, l'économie indigène, marginale et sensible aux moindres fluctuations, réagit d'une façon très marquée : à une aisance très relative succède la pauvreté la plus grande. De brèves périodes de vaches grasses alternent avec de nombreuses années de vaches maigres, pourrait-on dire s'il est permis d'appliquer cette expression biblique à des chasseurs de phoques ! Ainsi, entre les années 1952-53 et 1953-54, la quantité de morue exportée est tombée de 11,000 à 6,000 quintaux, le nombre de peaux de phoques vendues, de 1,300 à 800, en même temps que le prix de ces produits avait considérablement diminué ; de même, les ventes d'huile de phoque déclinaient de \$7,000 à \$5,700 et celles des fourrures de \$2,760 à \$1,900.

1. Années se terminant le 31 mars. Rockwood, n° 3. Ce qui suit est emprunté à la même source.

Nous touchons du doigt la pauvreté naturelle du milieu, l'impuissance de celui-ci à nourrir ses occupants ; M. Rockwood parle de *basic weakness*. Il y a là un problème fondamental à résoudre et qu'il n'est pas facile de résoudre. La D.N.L.A. offre déjà les articles de ses dépôts à des prix très avantageux ; il lui est difficile d'accroître son déficit et d'acheter les produits du Labrador très au-dessous des cours mondiaux ; on a vu le danger permanent d'un parasitisme tantôt latent, tantôt ouvert. L'assistance indirecte à l'indigène ne peut donc se faire en l'amenant à délaissier son travail c'est-à-dire renoncer à consommer les produits de sa chasse et de sa pêche ; ce serait rentrer à nouveau dans le *spiralling downwards*. Au contraire, l'aide de la D.N.L.A. consiste à favoriser ses activités de pêche et de chasse ; ainsi, un programme est en cours d'exécution qui comporte essentiellement l'aménagement des habitations d'hiver, principalement aux lieux de chasse au phoque (en décembre, puis au cœur de l'hiver ; voir figure 1).

Le problème reste cependant celui de l'accroissement des ressources. En effet, si l'on admet que la main d'œuvre occupée sur les chantiers et les bases reviendra tôt ou tard sur la côte, et si l'on ne perd pas de vue que l'état démographique s'améliore, l'accroissement de population qui en résultera à brève échéance posera ce problème d'une façon très aiguë.

L'auteur a entendu sur la côte plusieurs personnes suggérer de rassembler tous les autochtones au Sud de la limite des arbres (dans les fonds de baie, du moins), c'est-à-dire pratiquement au Sud des monts Kaumajet. Tel est l'avis de gens qui ont l'expérience du pays et des hommes ; seules des personnes autorisées sont en mesure de le juger. Il semble cependant qu'un tel déplacement aurait peut-être le mérite de mettre un terme à la crise du bois et du combustible, mais il aurait l'inconvénient déjà dénoncé d'aggraver la surcharge humaine, le surpeuplement par rapport aux ressources animales disponibles.

La question de l'introduction de nouvelles ressources se pose donc inéluctablement. Sous la plume des autorités locales, des explorateurs arctiques, des voyageurs, on trouve fréquemment la mention de petites industries locales au premier rang desquelles la résurrection d'un artisanat florissant encore au début du siècle jouerait un rôle non négligeable ; on songe par exemple à l'art de la sculpture sur ivoire pratiquement perdu (en grande partie par suite de la disparition du morse, il est vrai). Le Groenland nous donne même l'image d'un pays (surbactique au Sud, arctique au Nord) où prospèrent des industries de transformation (conserveries de poissons, crevettes, etc., chantiers navals), où s'essaie même l'élevage du mouton.

C'est précisément dans le domaine de l'élevage que se présentent les suggestions les plus précises. La disparition prochaine des caribous¹ amène plusieurs auteurs à songer au remplacement de cet animal par un autre cervidé, la renne domestique. On sait en effet que, pour des raisons multiples dont l'importance respective est très discutée (conditions météorologiques mauvaises pendant plusieurs années, loups, insectes, feux de forêt et de toundra, chasse exagérée, etc.), le caribou se fait de plus en plus rare ; il a disparu de plusieurs régions du Québec-Labrador ; actuellement, les Labradoriens chassent les caribous qui hantent le bassin de la George et le cours supérieur des rivières descendant vers la mer du Labrador ; Jacques Rousseau estime qu'au taux actuel des chasses

1. ROUSSEAU, nos 14, 16 et 17. BANFIELD, n° 10. WRIGHT, n° 11.

annuelles (dont 250 têtes environ pour les Indiens et Esquimaux de la Côte), l'animal aura disparu en 1964 au plus tard, après une série de saisons de chasses de plus en plus réduites¹. Il faut donc agir rapidement pour protéger le caribou en créant des réserves et même envisager au plus tôt l'introduction d'un cervidé de remplacement. On fait valoir que le renne domestique, outre les avantages qu'il présente en commun avec son congénère sauvage (peaux et cuir pour le vêtement, la tente, les raquettes, etc., ressources alimentaires), apporterait un intérêt supplémentaire pour la nourriture (lait et dérivés) et surtout pour le trait ; une simple comparaison montre la supériorité du renne : pour transporter 500 livres sur 300 milles, il faut huit jours avec deux rennes, ou vingt jours avec six chiens. De plus, avec le traîneau à chiens, la moitié de la charge est constituée par leur nourriture qui a déjà demandé beaucoup de temps et de peine à l'indigène, tandis que les rennes se nourrissent seuls des lichens de la toundra (*Cladonia rangifera*, en particulier). C'est pourquoi Jacques Rousseau insiste pour que les Autorités importent des rennes domestiques et initient les Indiens et Esquimaux de l'Ungava et du Labrador à l'élevage de ces animaux. Cependant, en ce qui concerne la côte du Labrador les objections étudiées par cet auteur, ainsi que quelques autres soulevées par les missionnaires et agents du gouvernement, gardent une certaine valeur. Les unes sont d'ordre naturel ; si les loups sont responsables partiellement de la raréfaction des caribous, les chiens du Labrador seraient à coup sûr les meilleurs chasseurs de rennes. À plusieurs reprises et en divers endroits de la Côte (surtout au Sud), les résidents blancs ont essayé l'élevage des chèvres, des volailles, etc. ; tous ces animaux ont rapidement rendu l'âme sous la dent des chiens labradoriens. Ceci n'est pas pour étonner, car on sait qu'ils diffèrent si peu des loups que les indigènes eux-mêmes ne savent pas les distinguer ou les séparer en cas de bataille générale². Lâches et féroces à la fois, ils s'attaquent aux humains, surtout aux faibles (enfants, vieilles femmes), et parfois même aux adultes³. Les chiens *buskies* feraient donc, de concert avec les loups, des hécatombes de rennes, tout comme aujourd'hui les uns et les autres égorgent les caribous. Telle est l'une des objections les plus fortement opposées sur la Côte à tout projet d'élevage d'animaux domestiques. Changeons les chiens dira-t-on et remplaçons-les par les chiens lapons qui accomplissent si intelligemment leurs fonctions de bergers auprès des troupeaux nord-scandinaves. Cette solution risquerait de soulever plus de problèmes qu'elle n'en supprime : extermination préalable des chiens indigènes, et si possible des loups, caractères incertain de l'adaptation du chien lapon aux traits sur la banquise, etc.

En second lieu, le renne domestique qui trouverait, comme le soulignent quelques auteurs⁴, un domaine privilégié à la limite de la toundra et de la toundra-taïga sur le Bouclier ungavien et la côte orientale de la baie d'Hudson, rencontrerait-il des pâturages aussi abondants à proximité du littoral labradorien ? Il ne saurait en tous cas y trouver un refuge forestier suffisant pour l'hiver. Un problème de fourrage se poserait donc, plus important encore à l'occasion des déplacements sur la glace littorale.

1. ROUSSEAU, n° 17.

2. Tous les ouvrages publiés par les missionnaires et les explorateurs confirment ce fait que tout voyageur est à même d'authentifier.

3. Les mêmes auteurs (par exemple, Grenfell, Hutton, Cabot...) et W. G. Rockwood (n° 3, page 91). En 1952, un jeune Morave en a fait la pénible expérience.

4. ROUSSEAU, nos 13, 14, 15, 16 et 17. HUSTICH, n° 12.

Enfin, on ne peut cacher que le principal obstacle à l'élevage du renne domestique serait essentiellement d'ordre psychologique : l'Esquimau, l'Indien, le *Settler*, se feront-ils volontiers pasteurs ? Les résultats d'expériences réussies en Alaska et dans le delta du Mackenzie feraient pencher en faveur d'une réponse positive. Il faudrait de toute façon éduquer les futurs éleveurs, les convaincre de la nécessité absolue d'accroître ainsi leurs ressources locales. La question soulevée à la fin du paragraphe précédent nous amène à nous demander si une division du travail ne devrait pas — en cas de succès de cet élevage — s'instituer naturellement au sein des groupements indigènes ; on envisage assez mal l'organisation des activités d'un homme qui serait à la fois chasseur de phoques et pêcheur de morue d'une part, éleveur de rennes d'autre part. En effet, on ne voit pas comment il lui serait possible d'utiliser le traîneau à rennes sur la banquise stérile ; bien plus, la localisation littorale des occupations de chasse et pêche et continentale d'un élevage qui serait nomade ou transhumant, ainsi que la continuité qui marque nécessairement cette dernière activité s'opposeraient certainement à une combinaison de travaux aussi compliquée. Au contraire, des pasteurs d'un côté, des chasseurs-pêcheurs de l'autre, associeraient deux types d'économie utilement complémentaires.

Il est inutile d'aller plus avant pour montrer à quelles difficultés se heurterait l'introduction de l'élevage du renne. Il en serait de même de tout autre animal domestique, comme le mouton par exemple. On comprend dès lors la position de ceux qui préfèrent la reconstitution des troupeaux sauvages de caribous ou suggèrent l'introduction d'animaux polaires, comme le bœuf musqué, au Labrador arctique¹. En résumé, il apparaît nécessaire d'attendre des enquêtes plus poussées sur ces ressources et de savoir dans quelles mesures les expériences groenlandaises sont applicables ici.

CONCLUSION

Au terme de cette mise au point, deux remarques s'imposent. Tout d'abord, l'assise naturelle des genres de vie indigènes au Labrador septentrional apparaît comme singulièrement précaire : les ressources, essentiellement animales et peu variées, sont aléatoires (phoque morue, truite de mer), ou limitées (caribous), ou sans intérêt immédiat pour l'autochtone (animaux à fourrure, c'est-à-dire presque exclusivement le renard blanc). Les autres ressources animales (oiseaux) et les ressources végétales sont, en regard, assez négligeables. Il suffit d'une seule saison fortement déficitaire de chasse ou pêche d'un de ces animaux pour créer une situation grave. À plus forte raison, deux mauvaises campagnes produisent les résultats que l'on a vus.

D'autre part, la vie indigène se montre très vulnérable aux influences extérieures ; l'économie d'échange de la Compagnie de la Baie d'Hudson, les chantiers militaires ont dévoilé la fragilité de la société nord-labradorienne.

La D.N.L.A. donne actuellement un heureux coup de barre pour ramener le vaisseau sur sa route. Que Torngak lui donne le vent en poupe !².

1. Les objections mentionnées ici ne concernent que la côte du Labrador septentrional ; les conditions naturelles et humaines sont autres dans l'intérieur ungvien.

2. Si le lecteur veut bien considérer ce Cahier comme un utile complément au travail de Tanner, l'auteur s'estimera satisfait.

RÉFÉRENCES

Il est impossible de donner ici une bibliographie, même sommaire, relative aux genres de vie et au problème des ressources sur la côte du Labrador septentrional. On ne trouvera donc ci-dessous que la liste des études mentionnées dans le texte.

A. Sur la côte du Labrador terreneuvien :

1. TANNER, V., *Outlines of the geography, life and customs of Newfoundland-Labrador (The Eastern part of the Labrador peninsula)*. (2 vol., I-436 et 437-906. 342 figures, Helsinki, 1944).
2. RÉV. PEACOCK, F. W., *Some psychological aspects of the impact of the white man upon the Labrador Eskimo*. (Thèse, Montréal, 1949. Dactylographiée. Microfilm gracieusement prêté par M. Jacques Rousseau).
3. ROCKWOOD, W. G., Director of Northern Labrador Affairs. *Report in : Government of Newfoundland, Annual Report of the Department of Public Welfare for the Year ended 31st March, 1954*, pp. 86-91. (Saint-Jean de Terre-Neuve. Complété par plusieurs lettres personnelles).

B. Sur les problèmes indigènes en général :

4. KINGO JACOBSEN, WOG SVEISTRUP, P. P., *Erbverv og Kultur langs Polar-kredsen, Traek af den moderne Industri-kulturs Betydning for Polarlandene* (140 p., 35 tabl., 39 fig., Ejnar Munkgaards Forlag. Copenhague, 1950).
5. DUNBAR, M. J., *The Ungava Bay problem* (*Arctic.*, vol. 5, n° 1, mars 1952, pp. 4-16, 1 carte, 5 photos).
6. MALAURIE, Jean, *Problèmes économiques et humains au Groenland : note sur Thulé* (*Ann. de Géogr.*, vol. LXI, n° 326, juillet-août 1952, pp. 291-297, 1 carte, 2 pl. phot.).
7. GARDNER, Gérard, *La question indigène dans l'Ungava et le Labrador* (*L'Act. Econ.*, 24^e année, n° 4 (janvier-mars) 1949, pp. 677-690).
8. DEPARTMENT OF RESOURCES AND DEVELOPMENT. EDITORIAL AND INFORMATION DIVISION, *Eskimo Education* (s.d., 7 p.). *The Eskimos of Canada* (1951, 2 p.).

C. Sur la conservation des ressources renouvelables et l'introduction de nouvelles ressources :

9. DEPARTMENT OF RESOURCES AND DEVELOPMENT. EDITORIAL AND INFORMATION DIVISION. *Eskimo Fishing Experiment at Port Burwel* (s.d., 2 p.)
10. BANGFIELD, A. W., *The present status of North American caribou* (Trans. of the 14th N. American Wildlife Conference, March 7, 8 & 9, 1949. Publ. by the Wildlife Management Institute, Investig. Bldg., Wahington, D.C. pp. 477-491. 2 cartes).

11. WRIGHT, J. G., *Economic wildlife of Canada's Eastern Arctic-Caribou* (Repr. from the *Canad. Geogr. Journal*, oct. 1944, 14 p., 2 cartes, 12 photos).
12. HUSTICH, ILMARI, *The lichen woodlands in Labrador and their importance as winter pastures for domesticated reindeer* (*Acta Geographica* 12, n° I, 48 p., 18 figures, 4 tableaux, Helsinki, 1951).
13. ROUSSEAU, Jacques, *Les zones biologiques de la péninsule Québec-Labrador et l'hémisarctique* (*Mém. du Jardin botan. de Montréal*, n° 27 ; et *Canad. Journ. of Botany*, vol. 30, 1952, pp. 436-474, 11 fig.).
14. ROUSSEAU, Jacques, *À travers l'Ungava* (*Mém. du Jardin botan. de Montréal*, n° 4, 52 p., 1 carte, 1949 ; et : *l'Act. Écon.*, 25^e ann., avril-juin 1949, pp. 83-131).
15. ROUSSEAU, Jacques, *Le caribou et le renne dans le Québec arctique et hémisarctique* (*Rev. Can. de Géogr.*, vol. IV, n°s 3-4, juillet-octobre 1950, pp. 60-89).
16. ROUSSEAU, Jacques, *The vegetation and life zones of George River, Eastern Ungava and the welfare of the natives, A preliminary note* (Repr. from *Arctic*, vol. I, n° 2, 1948, 4 p.).
17. ROUSSEAU, Jacques, *Les problèmes de conservation de l'Ungava et du Labrador* (*C.R. Ass. Canad. de Conservation*, 1952, pp. 51-79).

1901
1902

TABLE DES MATIÈRES

	page
I. Les sujétions dues aux contraintes de la nature.	3
A. Le rythme de la vie et des occupations.	4
B. Quelques problèmes majeurs posés par le milieu.	12
II. Les transformations et la décadence de la vie indigène.	18
III. Vers une restauration de la vie indigène et de l'économie au Labrador septentrional. . .	24
CONCLUSION.	31
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.	32

TABLE OF CONTENTS

1. Introduction 1

2. The first part of the work 2

3. The second part of the work 3

4. The third part of the work 4

5. The fourth part of the work 5

6. The fifth part of the work 6

7. The sixth part of the work 7

8. The seventh part of the work 8

9. The eighth part of the work 9

10. The ninth part of the work 10

11. The tenth part of the work 11

12. The eleventh part of the work 12

13. The twelfth part of the work 13

14. The thirteenth part of the work 14

15. The fourteenth part of the work 15

16. The fifteenth part of the work 16

17. The sixteenth part of the work 17

18. The seventeenth part of the work 18

19. The eighteenth part of the work 19

20. The nineteenth part of the work 20

21. The twentieth part of the work 21

22. The twenty-first part of the work 22

23. The twenty-second part of the work 23

24. The twenty-third part of the work 24

25. The twenty-fourth part of the work 25

26. The twenty-fifth part of the work 26

27. The twenty-sixth part of the work 27

28. The twenty-seventh part of the work 28

29. The twenty-eighth part of the work 29

30. The twenty-ninth part of the work 30

31. The thirtieth part of the work 31

32. The thirty-first part of the work 32

33. The thirty-second part of the work 33

34. The thirty-third part of the work 34

35. The thirty-fourth part of the work 35

36. The thirty-fifth part of the work 36

37. The thirty-sixth part of the work 37

38. The thirty-seventh part of the work 38

39. The thirty-eighth part of the work 39

40. The thirty-ninth part of the work 40

41. The fortieth part of the work 41

42. The forty-first part of the work 42

43. The forty-second part of the work 43

44. The forty-third part of the work 44

45. The forty-fourth part of the work 45

46. The forty-fifth part of the work 46

47. The forty-sixth part of the work 47

48. The forty-seventh part of the work 48

49. The forty-eighth part of the work 49

50. The forty-ninth part of the work 50

51. The fiftieth part of the work 51

